N° 189 1er Juin 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

De la confiance en Dieu

Après avoir parlé de l'esprit de foi, il convient de considérer ce que doit être chez les progressants l'espérance en Dieu, ou la confiance en Lui, et de préciser ce qu'il faut entendre par la certitude de l'espérance, qui est fondée sur celle de la foi et a un caractère *sui generis* qu'il importe de noter.

L'espérance infuse, non moins que la foi, est nécessaire au salut et à la perfection. De plus, pour avoir une vie intérieure généreuse, il ne suffit pas d'espérer en Dieu, comme le font bien des chrétiens, d'une façon faible et intermittente : il faut aimer son bon plaisir souvent obscur et parfois déconcertant, l'accepter avec esprit de soumission filiale, et attendre le secours divin avec une confiance ferme, humble et persévérante.

I. — Les défauts a éviter

Ici deux défauts contraires sont à éviter : la présomption et le découragement. Il n'est pas inutile de les noter

dès le début, pour mieux voir ensuite la vraie nature de l'espérance, qui s'élève comme un sommet au milieu de ces déviations contraires.

La présomption est de deux sortes : ou bien l'on s'appuie trop sur ses propres forces, comme les pélagiens, sans assez demander le secours de Dieu, sans assez se rappeler la nécessité de la grâce pour tout acte salutaire; ou bien l'on attend de la miséricorde divine ce que Dieu ne saurait accorder, comme le pardon sans vraie pénitence, ou la vie éternelle sans aucun effort pour la mériter. On peut dire que ces deux formes de présomption sont contraires l'une à l'autre, puisque la première présume de nos forces, et l'autre par contre attend de Dieu ce qu'il n'a nullement promis.

De plus, il n'est pas rare que les présomptueux, lorsque survient l'épreuve, la contradiction, tombent dans le défaut contraire, c'est-à-dire dans le découragement, comme si le bien difficile (*bonum arduum*), qui est l'objet de l'espérance, devenait inaccessible. Ce découragement pourrait conduire à la paresse spirituelle, à l'*acedia*, qui fait considérer comme trop difficile le travail de la sanctification, et qui nous détourne de tout effort en ce sens; on pourrait même arriver ainsi au désespoir.

Il y a bien des âmes qui oscillent ainsi entre la présomption et le découragement, et qui ne parviennent pas à se faire, du moins pratiquement, une vraie notion de l'espérance chrétienne et à en vivre comme il faudrait.

II. —La vraie nature de l'espérance chrétienne

On parle moins de cette vertu théologale que de la foi et de la charité. Elle est pourtant d'une grande importance. Bien certainement l'espérance chrétienne, comme

vertu infuse et théologale, est *essentiellement surnaturelle*, et par suite elle dépasse immensément le désir naturel d'être heureux, et aussi une confiance naturelle en Dieu qui pourrait naître de la connaissance naturelle de la bonté divine.

Par l'espérance infuse nous tendons vers la vie éternelle, vers la béatitude surnaturelle, qui n'est autre que la possession de Dieu : voir Dieu immédiatement comme il se voit, l'aimer comme il s'aime. Et nous tendons vers Lui en nous appuyant sur le secours divin qu'il nous a promis. Le motif formel de l'espérance n'est pas notre effort, c'est Dieu toujours secourable (*Deus auxiliator et auxilians*), selon sa miséricorde, ses promesses et sa toute-puissance (1).

Ainsi *nous désirons Dieu à nous-mêmes*, mais déjà *pour lui*; car il est la fin dernière de l'acte d'espérance, qui doit être du reste vivifié par la charité (2). En d'autres termes : par l'espérance, nous désirons Dieu, notre fin dernière, *non pas en le subordonnant à nous*, comme la nourriture nécessaire à notre subsistance, mais en *nous subordonnant à Lui*. On voit ainsi, contre les quiétistes, que l'espérance, quoiqu'elle soit inférieure à la charité, ne contient rien de désordonné. C'est une haute vertu, quoiqu'elle ne soit pas la plus grande de toutes.

Si en effet, parmi les vertus morales, la magnanimité acquise, et surtout la magnanimité infuse a déjà une haute place, en tant qu'elle nous fait tendre à de grandes

(1) Le motif formel d'une vertu théologale ne peut pas être quelque chose de créé, si noble que ce soit; il ne peut être que Dieu même, ici Dieu toujours secourable.

(2) Cajetan dit très bien, in II^{ae} II^{ae}, q. 17, a. 5, n° VI : « *Desidero Deum mihi, non propter me, sed propter Deum.* » Nous désirons Dieu à nous, sans le subordonner à nous, tandis que nous désirons un fruit, qui nous est inférieur, à nous et pour nous. La fin dernière de l'acte d'espérance est Dieu même.

choses, comme on le voit chez les fondateurs d'ordre dans leurs travaux et leurs luttes, à plus forte raison l'espérance infuse est-elle une haute vertu, elle qui nous fait tendre, non seulement vers de grandes choses, mais vers Dieu lui-même à posséder éternellement. Cela est d'autant plus vrai que l'espérance ne nous fait pas seulement désirer un degré inférieur de la béatitude surnaturelle, mais la vie éternelle elle-même sans en préciser le degré ; elle nous porte même à marcher toujours plus généreusement vers Dieu en nous le faisant désirer davantage.

III. — La certitude de l'espérance

Dans cette tendance de l'espérance vers la vie éternelle, il y a à la fois un mystère encore inconnu et une certitude, sur la nature de laquelle plusieurs se trompent.

Saint Thomas l'a bien expliqué, comme il a expliqué aussi les diverses espèces de certitudes : celles de la science (1), de la foi (2), de la prudence (3), et du don de sagesse (4).

Il se fait d'abord cette difficulté (5). Nul ne peut être *certain de son salut* sans révélation spéciale (6), qui est chose rare ; il semble donc que l'espérance ne puisse pas être *certaine*. De plus, il n'est pas vrai que tous ceux qui

(1) IIª IIᵃᵉ, q. 2, a. 1, et *de Veritate*, q. 14, a. 1 : certitude qui provient de l'évidence.

(2) IIª IIᵃᵉ, q. 4, a. 8 : certitude sans évidence, mais fondée sur l'autorité de Dieu qui révèle.

(3) Iª IIᵃᵉ, q. 57, a. 5, ad 3ᵐ : certitude *per conformitatem ad appetitum rectum*, par conformité à la droite intention.

(4) IIª IIᵃᵉ, q. 45, a. 2 : certitude par connaturalité ou sympathie aux choses divines, sous l'inspiration spéciale du Saint-Esprit.

(5) IIª IIᵃᵉ, q. 18, a. 4.

(6) Le Concile de Trente l'a déclaré contre les protestants, sess. VI, cap. 13.

espèrent seront sauvés, il arrive que plusieurs d'entre eux se perdent. Il semble donc que l'espérance n'est pas vraiment certaine.

Il y a là de l'inconnu, un mystère, et cependant l'espérance reste certaine. C'est un des clairs-obscurs les plus beaux de la doctrine chrétienne. Comme le montre bien saint Thomas (1), cette certitude de l'espérance diffère de celle de la foi, en ce qu'elle n'est pas une certitude de l'intelligence, mais une *certitude* participée dans la volonté et *par manière de tendance*. « La certitude, dit le saint Docteur, se trouve *essentiellement* dans la faculté de connaissance ; mais elle se trouve aussi par participation en tout ce qui est mû infailliblement vers sa fin par l'intelligence... Ainsi la nature et l'instinct des animaux opèrent sûrement comme il le faut, sous la direction de l'intelligence divine... (l'abeille construit sûrement sa ruche et fait son miel). De même, l'espérance *tend avec certitude vers sa fin*, en participant à la certitude de la foi qui est dans la faculté de connaître. » De même encore, dans l'ordre des choses humaines, lorsque nous avons pris le train pour Rome, sans être absolument sûrs d'arriver, nous sommes certains d'aller dans la bonne direction, et nous espérons arriver au terme de notre voyage.

En d'autres termes, par l'espérance certaine, nous n'avons pas encore la certitude de notre salut futur, qui ne nous est pas révélé (il faudrait une révélation spéciale), mais *nous tendons certainement vers le salut*, sous l'infaillible direction de la foi, et selon les promesses de Dieu, « qui ne commande jamais l'impossible, mais qui nous ordonne de faire ce que nous pouvons et de demander ce que nous ne pouvons pas (2) ». La certitude de l'espé-

(1) *Ibid.*
(2) Cf. Concile de Trente (Denzinger, *Enchiridion*, n° 804).

rance chrétienne n'est donc pas encore la certitude du salut, mais c'est la certitude très ferme de tendre vers le salut.

De là dérivent bien des conclusions pratiques, sur les qualités ou propriétés de l'espérance chrétienne, qui doivent avec elle grandir en nous.

IV. — Les qualités de l'espérance chrétienne

Comment devons-nous espérer en Dieu pour éviter la double présomption dont nous avons parlé et le découragement qui souvent la suit?

Le Concile de Trente nous dit (1) : « Tous doivent avoir une très ferme confiance dans le secours de Dieu. Car si les hommes ne manquent pas à la grâce divine, comme Dieu même a commencé en nous l'œuvre du salut il l'achèvera, *opérant en nous le vouloir et le faire* (Phil., II, 13). Cependant que *ceux qui estiment être debout soient attentifs à ne pas tomber* (I Cor., X, 12) et *qu'ils travaillent à leur salut avec crainte et tremblement* (Phil., II, 12), dans les travaux, les veilles, la prière, les offrandes, les jeûnes, par la pureté (II Cor., VI, 3)..., selon cette parole de l'Apôtre : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si par l'Esprit vous faites mourir les œuvres de la chair, vous vivrez (Rom., VIII, 12). »

Il résulte de cette admirable doctrine que l'espérance chrétienne doit avoir deux qualités ou propriétés : elle doit être *laborieuse*, pour éviter la présomption qui attend sans travailler la divine récompense, et elle doit être *très ferme, invincible* pour éviter le découragement.

Laborieuse, l'espérance doit l'être, parce qu'elle tend

(1) Sess. VI, cap. 13 (Denzinger, n° 806).

vers un bien difficile, possible, mais *difficile, bonum futurum arduum,* qui est l'objet du mérite. Il faut travailler à son salut d'abord pour conserver en soi une espérance vive, et non pas une présomption vaine. Il faut travailler en esprit d'humilité et d'abnégation, pour conserver en soi un *vif désir de la vie éternelle,* de Dieu notre béatitude, désir dont l'ardeur serait détruite par la vivacité des désirs contraires, comme ceux des joies terrestres et de l'ambition. Or ce vif désir du ciel, ce vif désir de de Dieu, est trop rare même parmi les bons chrétiens. Et pourtant, s'il est un objet que nous devions désirer avec une sainte ardeur, n'est-ce pas l'union divine? Que désirerons-nous donc ardemment, si nous n'avons pas le vif désir de Dieu?

De plus, il faut travailler pour mériter l'éternelle béatitude : voir Dieu comme il se voit et l'aimer comme il s'aime. Sans doute la grâce nous est nécessaire pour arriver au but, mais elle nous est donnée, dit saint Augustin, non pas pour que notre âme ne fasse rien, mais pour qu'elle opère toujours plus généreusement jusqu'à la fin : « celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé » — « L'athlète n'obtient la couronne que s'il a lutté selon les règles » (II Tim., II, 5).

Il faut travailler pour écarter les obstacles de la concupiscence, de la paresse, de l'orgueil, des dissensions, de l'ambition, et pour observer de mieux en mieux les préceptes selon l'esprit de notre vocation.

Cette espérance laborieuse avec le don de crainte, ou crainte du péché, évite la présomption. Par cette vertu et ce don de crainte est conservé l'équilibre de l'esprit dans les choses divines, comme un peu plus bas dans l'ordre des vertus, non pas théologales, mais morales, l'équilibre spirituel est sauvegardé par l'humilité et la magnanimité, qui sont comme les deux parties d'un balancier,

pour éviter de tomber soit dans l'orgueil, soit dans la pusillanimité (1).

Enfin au milieu des difficultés qui se peuvent présenter jusqu'à la mort, et jusqu'à l'entrée au ciel, l'espérance doit être *très ferme* et *invincible*. Elle ne doit être brisée ni par les tentations, ni par les épreuves, ni par la vue de nos fautes. Elle ne doit jamais céder aux tentations qui viennent du monde, de la chair, ou du démon : « *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* » (Rom., VIII, 31). Or Dieu ne commande jamais l'impossible. Bien plus, comme le dit saint Paul (I Cor., X, 13) : « Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces; mais, avec la tentation, il ménagera aussi une heureuse issue en vous donnant le pouvoir de la supporter. »

L'espérance ne doit pas être brisée non plus par les épreuves que le Seigneur nous envoie pour nous purifier et nous faire travailler au salut des âmes. Il faut alors ne pas oublier que le motif formel de l'espérance est Dieu toujours secourable, *Deus auxilians*, selon sa miséricorde, ses promesses et sa toute-puissance.

Aussi Job disait-il (XIII, 15) : « *Quand même il me tuerait, j'espérerais en lui.* » Et il est dit dans l'Épître aux Romains (IV, 18) : « *Espérant contre toute espérance, Abraham crut, en sorte qu'il devint le père d'un grand nombre de nations, selon ce qui lui avait été dit : Telle sera ta postérité.* » Contre toute espérance humaine, malgré son grand âge, il espéra, et se prépara même à l'immolation de son fils Isaac, du fils de la promesse, dont devait naître sa postérité.

(1) Cf. saint Thomas, II^{a} II^{ae}, q. 161, a. 1, ad 3^{m} et a. 2, ad 3^{m}; q. 162, a. 1, ad 3^{m}; q. 129, a. 3, ad 4.

La purification de l'espérance a pour but de la libérer de tout alliage d'amour-propre désordonné, mais non pas de nous conduire au sacrifice du désir de notre salut, comme l'ont dit les quiétistes; ce serait renoncer à aimer Dieu par-dessus tout pour l'éternité, et, en sacrifiant l'espérance sous prétexte d'amour pur, on sacrifierait aussi la charité. Il faut au contraire espérer contre toute espérance.

Enfin la confiance ne doit pas être brisée par la vue et le souvenir de nos fautes. C'est pourquoi sainte Catherine de Sienne disait : « Ne considérez jamais vos fautes passées que sous le rayonnement de l'infinie miséricorde, pour que leur souvenir ne vous décourage point, mais vous porte à mettre votre confiance dans la valeur infinie des mérites du Sauveur. »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait que son immense confiance en Dieu ne venait pas de la connaissance qu'elle avait de son innocence, mais de la pensée de l'infinie miséricorde et des mérites infinis du Sauveur, et que, même si elle était le plus grand scélérat de la terre, sa confiance en Dieu n'en serait pas diminuée pour cela. C'est dire et splendidement que le motif formel de notre espérance, vertu théologale, n'est pas notre effort ou notre innocence, mais Dieu secourable, *Deus auxilians*, la Miséricorde auxiliatrice.

V. — Des effets admirables de l'espérance vive confirmée par les épreuves

Après diverses épreuves, l'espérance grandement confirmée surmonte tous les obstacles. Saint Paul dit à ce sujet (Rom., v, 2) : « Glorifions-nous dans l'espérance de la gloire de Dieu. Bien plus, *nous nous glorifions dans nos*

tribulations, sachant que la tribulation produit la constance, la constance la vertu éprouvée, et la vertu éprouvée l'espérance. Or l'espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. »

Saint Thomas dit à ce sujet (1) : « Saint Paul nous montre d'abord la grandeur de l'espérance par la grandeur de la chose espérée (c'est-à-dire de la vie éternelle), puis la force, la véhémence, de l'espérance. Celui en effet qui espère fortement quelque chose supporte volontiers pour cela les difficultés et les amertumes. Et donc le signe que nous avons une forte espérance dans le Christ, c'est que nous nous glorifions, non pas seulement à la pensée de la gloire future, mais dans nos tribulations et les épreuves que nous avons à supporter. *C'est en effet par bien des tribulations qu'il faut entrer dans le royaume des cieux* (Act. Ap., XIV, 21). Aussi l'apôtre saint Jacques (Ep. Jac., I, 2) dit-il : « *Ne voyez qu'un sujet de joie, mes frères, dans les épreuves de toutes sortes qui tombent sur vous, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience.* » Et du fait que l'homme porte patiemment la tribulation, il est rendu excellent, *probatus*. Il est dit des justes au livre de la Sagesse, III, 6 : « Alors même que, devant les hommes, ils ont subi des châtiments, leur espérance est pleine d'immortalité. Après une légère peine, ils recevront une grande récompense; car Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a essayés comme l'or dans la fournaise et les a agréés comme un parfait holocauste. » Ainsi l'épreuve fait grandir l'espérance, et celle-ci ne trompe point, car Dieu n'abandonne pas ceux qui se confient en lui. *Qui jamais a espéré en Dieu et a été confondu?* (Eccli., II, 10). Il est manifeste

(1) *Comm. in Ep. ad Rom.*, V, 2.

que le Seigneur ne se refusera pas lui-même à ceux qu'il aime, à ceux à qui il a déjà donné son Fils... ; il a préparé la béatitude éternelle à ceux qui l'aiment par-dessus tout (1). »

***

On voit nettement par là, contre les quiétistes, que dans les grandes épreuves, loin de sacrifier notre désir du salut, il faut « espérer contre toute espérance » en aimant Dieu pour lui-même. Ainsi la charité augmente beaucoup, elle devient le pur amour, qui, loin de détruire l'espérance, la vivifie.

Ces épreuves servent certes à purifier l'espérance de tout amour-propre, du désir de notre propre perfection, en tant que nôtre. Une servante de Dieu qui avait désiré *devenir une sainte* exprimait ensuite son désir sous une autre forme moins personnelle et plus objective : « *Seigneur, que votre règne arrive en moi de plus en plus profondément* » ; elle était heureuse de ne pas passer pour une sainte, d'être peu estimée par son entourage ; elle aspirait vraiment ainsi à être toujours plus intimement unie à Notre-Seigneur, à être plus aimée de lui. Ainsi l'espérance grandit en se purifiant.

Ainsi a espéré Abraham, le père des croyants, lorsqu'il fut mis à l'épreuve et se prépara à immoler son fils Isaac ; il ne cessa pas de croire que cet enfant était le fils de la promesse, que sa postérité serait grandement

(1) Pour ceux qui veulent non seulement distinguer, mais en quelque sorte séparer l'ascétique de la mystique, il est difficile de dire, en lisant ces Épîtres de saint Paul et les commentaires des Pères et des Docteurs, où cesse l'ascétique et où commence la mystique. En réalité celle-ci commence lorsque commence à prévaloir le mode surhumain des dons du Saint-Esprit, en particulier de ceux d'intelligence et de sagesse, c'est-à-dire lorsque sous l'inspiration spéciale du Saint-Esprit nous pénétrons et goûtons les mystères de la foi : « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* »

bénie, *car Dieu est assez puissant pour ressusciter les morts* (Hebr., xi, 18).

Saint Philippe de Néri aimait à dire : « *Vi ringrazio di cuore, Signor Dio, che le cose non vanno a modo mio* : Je vous remercie de tout cœur, Seigneur Dieu, de ce que les choses ne vont pas comme je le voudrais, mais comme vous le voulez vous-même. Il vaut mieux qu'elles aillent selon votre manière à vous, meilleure que la mienne. »

Le Bienheureux Nicolas de Flüe exprimait admirablement dans une prière l'union de l'espérance très ferme et du pur amour : « *O Herr..., nimm mich mir und gib mich ganz zu eigen Dir* : Seigneur, prenez-moi tout ce qui m'empêche d'aller à vous, donnez-moi tout ce qui me conduira à vous; *prenez-moi à moi et donnez-moi tout à vous.* »

Nous pouvons dire aussi, comme expression de l'espérance et de l'amour pur : « *Donnez-vous, Seigneur, tout à moi, pour que je vous aime très purement et à jamais.* »

Rappelons-nous, pour conclure pratiquement, qu'il y a dans notre vie deux séries parallèles de faits quotidiens : celle des événements extérieurs qui se succèdent du matin au soir, et celle des grâces actuelles qui nous sont offertes et même accordées de minute en minute, pour tirer de ces faits extérieurs, agréables ou pénibles, le meilleur profit spirituel. Si nous y pensions souvent, alors se réaliserait de plus en plus dans notre existence ce que dit saint Paul (Rom., viii, 28) : « *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum* : Pour ceux qui aiment Dieu, tout concourt au bien », même les ennuis, les échecs et les contradictions, qui sont autant d'occasions d'élever notre cœur vers Dieu, en esprit de foi et de confiance en Lui.

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Le Christ Jésus objet de la foi chez le prêtre

La foi du prêtre doit se distinguer de celle des simples chrétiens par une plus complète adhérence au Verbe incarné. Ainsi le veut la grâce de l'état sacerdotal. Elle joint les prêtres à notre divin Sauveur dans toute la perfection possible, jusqu'au point de faire de chacun d'eux un autre Christ.

Plus vivement que les fidèles, le prêtre doit avoir conscience que Jésus-Christ est tout dans la foi. Toute sa foi doit être informée par Jésus-Christ, entièrement attachée à Jésus-Christ.

Aux yeux du prêtre Jésus-Christ est le motif formel de la foi et le révélateur par excellence. Toute la révélation apparaît organisée par rapport au Verbe incarné. Du commencement à la fin du monde, il nous semble que c'est lui qui a répandu parmi nous ce que Dieu a bien voulu révéler du plus intime secret de sa Déité. Le Verbe incarné, croyons-nous, c'est cette Vérité première se disant au monde (1). Grâce à lui effectivement, cette haute Vérité s'est insinuée dans notre histoire et s'est imposée à nos esprits. — Il est le grand contenant et le grand composant de toute l'Église d'avant lui et d'après lui, dans laquelle s'est coulé le divin message. Les Pères de l'ancienne Église le préfigurent et le prédisent; ceux de la nouvelle le perpétuent et le propagent. Les saintes

(1) « Veritas prima in dicendo », dit Cajetan.

Écritures, gardées dans ces Églises, reçoivent de lui tout leur sens. — Non seulement, avons-nous dit, le secret divin s'insinue en nous grâce à Jésus-Christ, mais il s'affirme à nous par lui. En notre divin Maître, tout est parlant; et nul n'a parlé de Dieu avec une autorité qui puisse être, même de loin, comparable à la sienne. Le prêtre doit savoir tout cela mieux que personne : il est éminemment qualifié pour cela par la grâce même de son ordination et de ses fonctions. Voilà pourquoi sa foi a le don de s'épanouir à la lumière du Verbe incarné.

A ce premier aspect de la foi sacerdotale il faut en ajouter un second. Les vrais prêtres de Jésus-Christ ne s'appliquent pas seulement à trouver en lui la raison formelle de leur foi; ils savent aussi reconnaître en lui l'objet substantiel de cette foi. Ils croient tout ce qu'il y a à croire parce que le divin Maître l'a dit et que tout se révèle en lui. Mais ils s'aperçoivent également que tout ce qu'il y a à croire est en réalité comme concentré et concrétisé en Jésus-Christ et que tout se réalise et se résume en lui. Non seulement ils croient Jésus en tout; mais, au fond de tout, c'est Jésus qu'ils retrouvent et c'est à lui qu'ils croient. Ce n'est pas seulement tout le message divin, c'est tout le mystère divin qui leur est donné dans le Christ. Le Verbe incarné, croient-ils, c'est la Vérité première se produisant dans le monde (1).

A mesure qu'ils avancent dans la foi, les prêtres se persuadent qu' « au cœur de la doctrine chrétienne se trouve celui qui demeure toujours avec les siens. Du moment qu'on la regarde avec foi, même sans le chercher, on le trouve... Tous les dogmes, s'ils sont objets de foi théologale parce qu'ils viennent de Dieu et qu'ils parlent de Dieu, sont objets de notre foi à nous et sont essentiels à

(1) « Veritas prima in essendo », dit Cajetan.

notre vie surnaturelle à nous parce qu'ils parlent de l'union qui nous est donnée avec Dieu dans le Christ... Le Christ, en ce sens, réside en eux comme il réside en nous; il réside en eux, imperceptible aux investigations superficielles, comme il réside en nous, invisible aux yeux de la chair. Il réside en nous, à la source de nos actes et de notre vie; il réside en eux, au principe de tout ce qu'ils ont de lumière et de force. Aussi longtemps qu'en eux on n'a perçu que leur vérité conceptuelle, on peut les trouver abstraits et froids. Mais c'est qu'en eux on n'a encore rien vu d'eux. En eux, dans toutes les vérités qui viennent de celui qui est la Vérité, c'est celui qui est la Vérité qu'il faut voir. Dès qu'on l'a entrevu seulement, les dogmes apparaissent débordants d'intérêt, de signification, de splendeur, débordants de vie. Ils sont la Vérité de Dieu et le Dieu de vérité qui se communique à nous par la foi (1). »

Tout le divin avec tout l'humain, auquel il faut croire pour être sauvé dès à présent et pour être amené un jour à voir, se trouve ramassé et magnifié en Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est une chose que le prêtre doit sentir mieux que personne et que je voudrais indiquer par quelques traits.

*
* *

Quand je dis que tout l'objet de notre foi se condense pour ainsi dire en Jésus-Christ, je n'invente rien, je n'exagère rien. Cette grande foi dans le Seigneur Jésus,

(1) Cette citation que je souscris pleinement est en quelque sorte la conclusion de la magnifique étude du P. Mersch, S. J., sur *Le Corps mystique du Christ*, Louvain, 1933, 2 volumes. Cet ouvrage est un modèle de théologie positive, et le thème en est splendide. C'est un livre dont on ne saurait trop vivement recommander la lecture Le passage que je cite est au t. II, p. 342.

qui représente en effet quelque chose de si spécial, elle apparaît dans son plein épanouissement dès l'origine même de notre sacerdoce. Par de nombreux textes, par des faits très impressionnants, il serait bien facile de montrer que les premiers qui furent appelés à continuer le Christ, véritablement ne voyaient plus que lui. Il était pour eux la grande réalité. En un sens, il était l'unique réalité.

Tout saint Paul viendrait ici en témoignage. Selon lui, toute la réalité appartient au Christ. Le reste n'est que l'ombre. Tout en tous il y a le Christ. En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. Mais nous-mêmes sommes contenus et englobés dans cette plénitude. Le Christ est ainsi, aux yeux de l'Apôtre, le plérôme du divin et de l'humain. Et non seulement de l'humain, mais de tout ce qu'il y a de Puissances et de Principautés, de créatures visibles et invisibles. Comme Verbe éternel, image du Dieu invisible, il a été engendré avant toute créature, et toutes choses ont été créées en lui, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre : lui-même existe avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui. Comme Verbe incarné, il est lui-même la tête de son immense Église, il en est le principe, il est le premier-né d'entre les morts : à ce titre encore, en tout il se retrouve le premier, puisqu'il a plu à Dieu de faire habiter dans ce Christ bien-aimé toute la plénitude de la grâce et par lui de se réconcilier tout, tout ce qui est sur terre et tout ce qui est au ciel, en faisant tout rentrer dans cette grâce (1).

Ainsi parle saint Paul. Et pas seulement lui, mais tout le chœur des Apôtres, nos pères dans le sacerdoce. Saint Pierre sait pertinemment que Jésus est le prince et l'au-

(1) Colossiens, I, 15-20.

teur même de la vie, le seigneur de la gloire. Au lendemain même de l'Ascension et de la Pentecôte, il dira à ses compatriotes : Vous avez cru le réduire à rien, apprenez qu'il est tout. Par la suite, se référant constamment à ses grands souvenirs et à ses grandes expériences, Pierre ne cessera de faire connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur : « J'ai vu de mes yeux Sa Majesté », dira-t-il (1).

Ils sont tous comme absorbés dans ce qu'ils appellent « la gloire magnifique » de l'Homme-Dieu. Ils ont vu Jésus prendre son essor ici-bas. Ils savent qu'il est là-haut, comme ils disent, assis à la droite du Père, d'où il domine tout, d'où il est présent et préside à tout, d'où il viendra finalement juger les vivants et les morts. Le premier des diacres, frais émoulu de son ordination et tout rempli du Saint-Esprit, organise toute l'histoire sainte en fonction du Seigneur Jésus. Puis, fixant les regards vers le ciel, il voit la gloire de Dieu et Jésus dressé dans cette gloire : « Tenez, dit-il avec un visage tout illuminé, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Ce jeune diacre, pendant qu'on l'assomme à coups de pierre, ne sait dire que ceci : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit », et tranquillement s'endormir dans le Seigneur (2).

Avec cette assurance imperturbable, avec cette force que rien ne peut arrêter, tous ces premiers ordonnés reconnaissent l'identité divine de Jésus-Christ. Et ce n'est pas là une invention ni une fiction de leurs esprits. C'est comme un fait nouveau, énorme et mystérieux, mais inéluctable et incoercible, qui s'est imposé à eux par de multiples façons. Ils ne sont que les témoins du fait.

(1) II Pierre, I, 16.
(2) Actes, VII.

Mais, en grande partie, c'est pour cela qu'ils sont ordonnés. Eux tous, juifs demeurés fièrement monothéistes et pénétrés plus que personne au monde de la grandeur de Dieu, à d'autres juifs comme eux monothéistes, ils disent posément que Jésus est le Christ et que sa divine entité humaine et divine remplit le ciel et la terre.

Vers la fin de l'âge apostolique saint Jean exposera devant tous les siècles chrétiens la réalité totale de son divin Maître. Lui Jean l'a touché de ses mains, vu de ses yeux et entendu de ses oreilles, ce Verbe de vie (1). Or il le montre, soit dans les visions de son Apocalypse, soit dans le prologue de son Évangile, en pleine majesté. Là, Jésus apparaît remplissant ciel et terre, vivifiant ses Églises, assumant tous les temps et tous les événements dans son éternité. Ici, dans le raccourci de quelques phrases qui resplendissent comme les mots d'une Genèse nouvelle, le Verbe est montré, d'abord éternellement présent au sein de Dieu, puis comme venant dans le monde reprendre et consommer en sa Personne toutes les présences divines, celle par laquelle Dieu existe en toutes choses, celle par laquelle il se communique à ses enfants, celle enfin qu'il a dans son Christ.

Dans un document qui est un peu à part mais qui est pour nous d'un intérêt saisissant, je veux parler de l'Épître aux Hébreux, la majesté de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous est présentée sous les aspects d'un sacerdoce éternel. Et c'est bien ce qu'elle est en effet dans son constitutif le plus profond, selon l'ordination essentielle que lui confère l'union hypostatique. Jésus est prêtre, substantiellement, éternellement, au même titre qu'étant Fils de Dieu fait homme il est le médiateur-né entre Dieu et

(1) I Jean, I, 1-3.

les hommes (1). Tout autre sacerdoce s'efface devant le sien, ou ne fait que refléter le sien. Cette prérogative de Notre-Seigneur s'allie à toutes les autres, ou s'y ajoute. A sa royauté par exemple. Jésus est un souverain prêtre qui est en même temps un souverain roi. L'Épître aux Hébreux nous fait bien comprendre que sa prêtrise ne le diminue point : au contraire, elle le magnifie.

Ainsi, de quelque côté que l'on considère les choses (2) aux origines mêmes de notre Église et de notre corps sacerdotal, le Christ est tout. Sa majesté a tout envahi. En quelque sorte elle a tout accaparé. Elle totalise l'objet de notre foi.

∴

La foi du prêtre fera donc bien de s'attacher toujours principalement au Verbe incarné, comme à la substance même de toutes les vérités à croire. L'objet de la foi, d'une foi qui comme la nôtre est foncièrement surnaturelle et théologale, c'est essentiellement le mystère divin, c'est, dans la secrète beauté, dans la transcendante réalité de Dieu, ce qu'on ne peut présentement voir et qu'on a pourtant l'espérance de voir un jour (3).

Notre-Seigneur a parfaitement marqué cette substance même des choses lorsqu'il a dit, selon saint Jean : « La

(1) « Medius et mediator inter Deum et homines », dit saint Thomas.

(2) Et l'on devine aisément que cet examen pourrait être beaucoup plus fouillé qu'il ne l'est dans ces pages. Il y aurait là matière à de belles recherches de théologie scripturaire. J'ai seulement voulu montrer que ce qu'il y a de spéculatif dans mon modeste travail s'appuie sur du positif. En bonne théologie on ne doit jamais s'éloigner beaucoup des sources.

(3) « Est objectum fidei aliquid non visum circa divina », II^{a} II^{ae}, qu. 1, art. 6.

vie éternelle c'est ceci, qu'ils te connaissent, toi qui es le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé (1). »

C'est là en effet, explique saint Thomas, tout l'essentiel. La substance de l'objet de foi, dit-il avec son extrême lucidité, c'est la réalité dont la vision nous béatifiera dans la vie éternelle, et celle dont l'action nous conduira vers cette vie éternelle. Or, des deux grands objets que Jésus nous dit que nous verrons, l'un est précisément le secret de la divinité dont la vue doit nous béatifier, l'autre est le secret de la sainte humanité par laquelle nous avons accès à la gloire des enfants de Dieu. Mais, de ces deux mystères de foi, le second est celui qui nous saisit davantage, puisque c'est grâce à lui que nous entrons dans le premier. Voilà pourquoi notre foi n'est jamais trop chrétienne, c'est-à-dire fixée au Christ béni (2).

A donner tant de place à Jésus-Christ, elle ne perd rien de sa qualité de vertu théologale. Car ce qu'elle touche d'emblée en lui, c'est l'Homme-Dieu, la Personnalité divine en mission au milieu de nous, le Dieu avec nous. Si elle s'attache de préférence à cet Homme-Dieu, c'est parce qu'avec lui elle est plus assurée d'adhérer à Dieu, et qu'elle a en lui un Dieu plus accessible, un Dieu tangible, singulièrement présent, exceptionnellement nôtre.

Elle ne perd rien non plus de sa qualité de foi, c'est-à-dire de croyance à une vérité. Car elle sait que ce Verbe, même incarné, est la splendeur du divin, l'effigie de la substance et de la majesté de Dieu, la vive image du Dieu invisible, le Logos enfin, c'est-à-dire la plus pure expression, le plus parfait communiqué de l'Être divin, la Déité dans toute sa vérité, Dieu même en ce qu'il a de

(1) Jean, XVII, 3.
(2) IIª IIæ, qu. 1, art. 6, sol. 1 ; art. 8, concl.

plus vrai. Tous nos Pères nous le disent à l'envi (1).

Par conséquent, nous ne saurions nous tromper en retrouvant le Christ partout à l'horizon de la foi et en ramenant tout à ce divin objet. Il faut pour cela le regarder profondément, l'étudier constamment, l'avoir sans cesse présent dans toute l'étendue de son mystère. Gardons-nous de ne contempler qu'un Christ amoindri. Même si nous ne parvenons pas à le faire admettre aux yeux de tous en tout ce qu'il est, du moins laissons-le se déployer dans toute son ampleur aux yeux de notre foi. Et quand nous l'appelons avec ferveur d'esprit : « Mon Seigneur et mon Dieu », sachons bien tout ce que nous disons. Dans sa vie, dans sa mort, dans sa résurrection, dans son ascension, dans sa session à la droite du Père, que tout soit devant notre foi à l'échelle voulue, si je puis ainsi parler. Donnons à notre Christ toute la mesure d'être qui lui convient. Et si par sa grandeur d'être il force notre métapnysique à élargir ses cadres, élargissons-les. Mais, de grâce, laissons à Jésus ses vraies dimensions. Vous savez avec quelle insistance saint Paul le demande : « Il faut que vous deveniez capables, nous dit-il, de percevoir quelle est la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur de ce Christ, et qu'enfin vous soyez remplis jusqu'à l'entière plénitude divine (2). »

Voilà bien un des traits les plus marquants de la foi chrétienne. Et il est évident que le prêtre, agent et propagandiste de cette foi, doit s'y distinguer plus que les simples chrétiens.

*
* *

Notre foi doit savoir chercher en Jésus-Christ tout le

(1) Hébr., I, 3; Col., I, 15; Jean, I.
(2) Éphésiens, III, 19.

divin. C'est Jésus qui nous redonne comme la sensation de Dieu. En lui nous découvrons tout le mystère divin. Avec lui nous nous enfonçons dans ce mystère. Par ce que Jésus a été sur la terre, par ce que nous savons qu'il est au ciel, par les choses qu'il a dites, par celles qu'il nous a apprises ou réapprises, notre connaissance sur Dieu est transformée.

L'expérience montre bien que « tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur, et par là ils tombent, ou dans l'athéisme, ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également... Ce qui paraît (dans le monde) ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache (1)... »

Or, ce Dieu qui se cache et qui se fait chercher, nulle part il n'est plus réalisé, si je puis dire, ni plus impressionnant pour nous qu'en Jésus-Christ. Un écrivain profond l'a dit récemment : « Loin que le Christ me soit inintelligible s'il est Dieu, c'est Dieu qui m'est étrange s'il n'est le Christ (2). » Nous prêtres, nous comprenons cela particulièrement bien. L'esprit élevé au contact du Christ et nourri de la substance même du Christ, nous excellons à replacer en lui ou à retirer de lui tout ce qui concerne Dieu. Nous n'avons d'autre Dieu que celui qui est en Jésus. Notre philosophie trouve là son plus précieux enrichissement. Notre théologie, tout son élément. Réfléchissez bien, vous remarquerez que c'est positivement Notre-Seigneur lui-même qui par son divin contenu

(1) Pascal, *Pensées*, éd. Brunsch., 556.
(2) Malègue, *Augustin ou le Maître est là*, II, p. 475.

nous préserve de toute espèce d'athéisme et nous garde des appauvrissements du déisme. Un saint prêtre, parce qu'il est pénétré de Jésus-Christ, sera toujours très fort contre les athées, et ne se contentera jamais d'être un déiste.

Sur la face même du Christ nous distinguons le reflet de la nature et des attributs divins. Ce Jésus, si intérieur, si profond, si spirituel, est pour nous la plus belle preuve et l'image même du Dieu qui est esprit. Son grand calme, son air et ses paroles de vie éternelle, l'absolue sécurité qui émane de lui, nous font toucher du doigt l'éternité. Son grand charme, la séduction infinie de sa Personne, suggèrent l'infinie amabilité, la souveraine beauté de Dieu. La bonté divine, elle est dans le grand cœur et dans les mains du Christ. La toute-puissance, par lui, ruisselle en démonstrations imprévues. On peut aisément continuer de la sorte, et retremper la théodicée tout entière dans la réalité du Verbe incarné. En lui la majesté de la divinité se fait plus proche et nous sourit. Elle garde cependant ce quelque chose d'impénétrable et d'indicible qui demeure le côté secret de cette divinité et nous maintient dans la foi (1).

Pareillement, tout ce qui concerne le gouvernement divin, l'action et la présence de Dieu dans l'univers de sa création, nous est donné comme préformé ou réformé dans notre Christ. Nous savons que, préexistant à sa propre incarnation, il a depuis toujours instauré la présence d'immensité, et fondé au commencement une première présence d'intimité. Nous savons qu'en se déployant dans le mystère de son incarnation, il a pour toujours instauré dans une singularité sublime sa présence hypostatique,

(1) « Majestas divinitatis... Occultum divinitatis... », fait saint Thomas aux endroits susmentionnés.

et réoffert au monde une nouvelle présence d'intimité. Cette vue des œuvres divines dans la réalité du Verbe divin les fait considérer dans ce qu'elles ont de plus réel et de plus vrai.

Mais c'est surtout le grand secret divin, le mystère de l'adorable Trinité, qui prend pour ainsi dire forme et figure autour du Verbe dans lequel il s'est révélé. Il n'y a qu'à voir à cet égard les doxologies de saint Paul et des autres. Dieu le Père, c'est le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire. Lui Jésus est le Fils, le Bien-aimé, en qui le Père répand toutes ses complaisances et nous comble de toutes sortes de bénédictions spirituelles et célestes. Le Saint-Esprit est l'Esprit de Jésus, c'est-à-dire celui même qui procède du Père et du Fils et dont se trouve imprégnée la sainte humanité du Christ, avec toute notre humanité dans la sienne. Les expressions, dont le Nouveau Testament est saturé en quelque sorte, « dans le Christ Jésus... dans l'Esprit... », peuvent être considérées comme synonymes et représentent le milieu même où nous vivons spirituellement. Le Dieu qui est en Jésus habite et demeure en nous, et nous en lui. C'est donc bien en Jésus que nous découvrons ce qu'il y a de plus intime en Dieu et ce que Dieu a de plus intime avec nous.

*
* *

D'un autre côté notre foi doit savoir chercher en Jésus-Christ tout l'humain et même tout le créé. Car il prend réellement la tête de tout, comme saint Paul nous le répète à satiété. Tout est rassemblé désormais sous ce chef unique. En lui tout est nouveau. Si quelqu'un est dans le Christ, c'est une nouvelle créature. Oui, c'est véritablement Dieu en personne qui dans le Christ se réconcilie le monde et se le soumet définitivement. Voilà

jusqu'où s'étend la magnificence du Christ. Dieu lui a tout mis sous les pieds. Il l'a fait chef de l'Église entière. Cette immensité d'êtres spirituels, ce grand corps de membres pensants, c'est son corps mystique, son plein épanouissement. Au fond, il n'y a que lui. A tous égards, nous assure-t-on, c'est lui qui remplit tout (1).

Cette espèce de recommencement et de récapitulation de toutes choses dans le Seigneur Jésus modifie singulièrement à nos yeux la face de l'univers. De là découle un réalisme étrangement nouveau et sûr de lui, auquel ne comprennent rien ceux qui sont demeurés hors du Christ. Lorsque le bon chrétien qu'était Joseph Lotte, lançant son appel à ses confrères de l'Université, les nomma tout simplement ses frères dans le Christ, beaucoup, me dit-on, se demandèrent ce que signifiait ce jargon. Il ne signifiait cependant que la plus pure réalité, celle qui à toutes les grandeurs de chair ou d'esprit superpose la grandeur du Christ.

S'ils sont vraiment appliqués à ce qui constitue le grand objet de leur foi, les prêtres sont imbus de ce réalisme nouveau. Le mystère de Jésus s'étend, pour eux, à toute la sphère de la vie présente comme à toute celle de la vie future. A cet au-delà notamment, il donne une consistance et une sorte de présence, impossibles sans cela à nos expériences trop courtes et à nos investigations trop bornées. On peut bien dire que le Christ nous fait réaliser notre âme et tout ce qu'il y a en nous de spirituel. Mais il ne faut pas non plus perdre de vue qu'il est le grand ressuscité d'entre les morts et qu'il s'est dit la résurrection et la vie, ayant pouvoir sur toute chair : ainsi, même ce qu'il y a en nous de corporel prend toute sa réalité en lui, et nous devons savoir que le corps

(1) II Cor., v, 17-19; Eph., I, 10, 22.

humain, semé corps animal, s'éveillera corps spirituel, par l'esprit vivifiant du nouvel Adam (1).

La naissance, la vie, la mort, sont toutes changées en Jésus-Christ et revêtues par lui d'une réalité nouvelle. Elles reçoivent de lui et en lui de véritables métamorphoses. Comment la pensée des chrétiens, des prêtres surtout, pourrait-elle négliger de pareilles choses? Le Christ amplifie tout. Vous êtes membres du Christ, répétait saint Paul. Chacun des humains est fait pour être dans le Christ. La multitude des humains, c'est le Christ qui se lève vers Dieu comme un seul homme et qui prend, laborieusement dans ce monde, triomphalement dans l'autre, sa stature immense, Christ indivis et tout en tous (2).

Il ne s'agit pas d'embrouiller les choses. L'objet de notre foi demeure bien distinct de tous ceux de nos évidences et de nos sciences. Mais il n'en est pas moins vrai que l'immense grandeur du Christ englobe et pénètre tout. Bien des points de notre sagesse humaine s'en trouvent consolidés. Tous les articles de notre foi surnaturelle en sont imprégnés. Voilà pourquoi la grande chose pour nous c'est de concevoir de plus en plus tout ce qui est réellement contenu dans le Christ Jésus.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

(1) I Cor., xv.
(2) I Cor., I, 10-13; Eph., IV, 10-13.

Notes de Direction

NUIT DE L'AME

Le péché fait naître en notre âme une nuit désolée : le péché qui entre par la porte secrète, que l'on ouvre sciemment.

Cette nuit s'oppose à la « nuit obscure » dont parle saint Jean de la Croix : l'une est pleine du mystère divin, dans l'autre nous guette la tentation du néant; qui s'élève là, devine la présense cachée du Dieu vivant; qui descend ici, goûte la mort spirituelle : au sommet de la foi, dépassant toute lumière de la terre, l'âme connaît un obscur face-à-face; au fond de l'abîme du mal s'annonce déjà le malheur d'une absence éternelle.

On se fait rarement une idée vive de cette nuit malheureuse. On déserte ce fond de l'âme où ces ombres descendent : péché sur péché, mensonge sur mensonge. On vit à la surface de soi-même, le visage tourné vers le monde extérieur. On est poussé par un secret dégoût « dans ces prodigieux égarements », où notre conscience « n'a jamais le loisir de nous parler », où « toutes nos heures sont si occupées qu'il ne reste plus de temps pour cette audience ». Ainsi peut s'épaissir au fond du cœur, silencieusement, cette nuit qui nous cache l'essentiel de la vie.

Mais Dieu peut déchirer cette nuit d'un éclair et

nous en montrer la profondeur. Au détour d'un chemin, à l'heure marquée par son amour, le coup nous vient droit : une blessure du cœur, une amitié qui se brise, une certitude qui croule, une tombe qui s'ouvre; la sensation subite qu'on se perd, si l'on ne revient à la lumière, l'impression nette que la vie n'a plus de sens, à cette minute où l'âme est seule en présence de ce sphynx mystérieux qui l'interroge au carrefour de ses voies intérieures; parfois même une terrible ironie et comme le ricanement d'un esprit méchant qui nous livre ses assauts dans le dernier retranchement du cœur. Touches brûlantes d'une grâce qui nous poursuit à la limite du néant, appel d'une Bonté qui ne se lasse pas de nous circonvenir jusqu'à la mort.

A ces coups, pour sortir de cet obscur état, il faut voir le chemin que la nuit a suivi, remonter cette pente et revenir au point où l'ombre commença de descendre.

L'obscurité semble venir d'un désaccord essentiel où nous met le péché. La transgression du droit divin entraîne une position fausse de l'âme avec la source de sa vie qui rompt l'écoulement de la lumière. Il se fait un *tort*, un « déjettement », si l'on peut dire, où se brise notre équilibre, parce que notre essence n'a plus son juste appui sur l'essence éternelle. Nos puissances se trouvent dans une position de mort comme les racines d'un arbre abattu par le vent.

Non que le péché atteigne l'essence de l'âme; il ne touche que sa position profonde, il la décale seulement à sa base divine. La nature des puissances échappe à son atteinte. L'intelligence demeure intacte — que de pécheurs de génie! — mais ses visées ne s'élèvent plus limpidement vers la fin véritable. La volonté ne se porte plus d'un désir pur et fort vers le bien souverain. L'absence de Dieu laisse l'âme *seule*, en prise avec le

monde et la vie. Son Dieu n'est plus sa lumière; son jugement ne peut plus sortir de la face du Seigneur, comme dit l'Écriture.

Car la lumière, pour conduire la vie, nous vient de la fin; non pas d'une conception, posée par la seule pensée comme un but idéal, mais de Dieu même, caché au fond de l'âme et présent à ses saints. Quand l'homme croit en cette présence du « beau Dieu ami », s'il peut lui parler dans sa prière, lui confier sa pensée, lui demander son conseil et son secours, quelle clarté naît de ce commerce mystérieux! La vie n'est plus fermée sur son énigme, elle a son aire solide pour le départ et l'élan, son appui merveilleux et son point d'arrivée dans l'espérance : *spe gaudentes.*

Si Dieu manque à l'homme, si le royaume infini de l'espérance éternelle n'est plus pour lui qu'un rêve d'enfant, il doit trouver sa fin dans le temps qui finit : il n'a plus pour terme que la mort, une mort certaine qui s'évanouit dans un doute angoissant. Il ne peut reporter au-delà de la tombe la certitude de son bonheur, et comme le mal heurte ses pas sur ce dur chemin de la terre, il trébuche dans la douleur inexplicable. A une certaine profondeur de vie, tout pour l'homme sans Dieu est obscur : il perd le sens de lui-même.

Il ne reste plus à ce « roseau pensant » que le champ de la science ou de l'action dans la limite de ce monde. Il fuit son âme trop seule et trop obscure, cette âme qui s'épuiserait dans ce combat intérieur et qui ne peut porter seule l'existence profonde. Il vaut mieux ne pas penser à ces mystères du cœur... Et l'homme sort de lui-même pour fuir son ennui, toujours présent aux « fonctions » extérieures, au labeur temporel, toujours absent de ce fond où se noue son essence, où se lie son destin.

Ainsi l'usage de sa lumière ne lui sert plus qu'à déchiffrer ce monde fermé, qu'à mesurer des volumes et des forces, qu'à combiner des mécanismes, qu' « à construire des ponts » ou définir le mouvement des étoiles; non pas à se conduire dans la vie, non pas à former son cœur pour un amour immuable. Quel drame dans cet esprit fait pour Dieu et qui n'a plus son Dieu!

Or le mouvement des étoiles importe peu à l'homme à l'heure où son destin se décide; nous n'avons enfin que faire d'une science qui ne mesure que les pas que nous faisons dans le temps. Que nous sert de gagner l'univers, si nous venons à perdre notre âme? Parole vraiment divine! Il nous faut rejoindre ce Maître qui seul nous apprend le salut.

La Lumière nous vient du Verbe fait chair : « Il était, dit saint Jean, la vraie lumière, — qui éclaire tout homme — venant en ce monde. » Elle vient à toute âme qui la désire en se renonçant.

L'homme qui veut remonter de la nuit à cette lumière ne peut y parvenir par un rite purement extérieur : une confession du bout des lèvres, sans conviction, sans douleur, sans accusation déchirante, n'y fera rien. Il faut revenir à ce point de la foi où nous éprouvons que les paroles de Jésus sont « esprit et vie », à ce point où l'accord est parfait entre son Cœur et le nôtre.

Là ne peut se souffrir la plus subtile déloyauté : l'on doit rejeter ce qu'il rejette, aimer ce qu'il aime, faire ce qu'il veut, et lui donner les mains, et les pieds et la tête, comme Pierre, se laisser ceindre et le suivre partout où il ira.

A ce prix seulement nous retrouverons la Lumière.

SACERDOS.

L'Oraison
selon l'esprit de saint Augustin

Pour ceux qui veulent avancer dans les voies de l'oraison, saint Augustin est d'une aide précieuse. On ne saurait trop louer les âmes de se mettre à l'école d'un tel Docteur. Plus encore par son exemple que par sa doctrine il nous entraîne vers les cimes de la vie de prière, où montent si peu d'âmes faute d'un guide expérimenté. Celui qui a écrit l'incomparable chef-d'œuvre des *Confessions*, celui qui, de la première à la dernière page d'un tel livre, a pu se maintenir dans une atmosphère de prière intense, y considérer les sujets les plus divers sans que son esprit dévie des sentiers de la divine sagesse et sans que s'éteigne en lui la flamme du plus pur amour, celui qui a tiré de son cœur des traits dignes d'un séraphin et qui, pendant des siècles, a formé à la science de la prière tant de chrétiens, de prêtres, de moines, cet homme peut être pour nous le plus précieux des maîtres de l'oraison.

Mais il faut nous mettre tout de suite en garde contre un écueil : pas d'archéologie dans la prière! Je veux dire : ne laissons pas dominer en nous un souci de vérité historique indispensable sans doute en d'autres exercices, mais bien déplacé dans nos rapports avec Dieu. Ce n'est pas l'âme d'un autre qui doit ici s'unir à Dieu, au Christ, c'est la nôtre seule. Et rien ne servirait d'aviver le souvenir des anciens, même du plus grand, fût-il un Augus-

tin, si cela ne nous aidait à nous donner nous-même, dans la spontanéité et l'élan de notre propre cœur, à faire ce qu'ils ont fait avant nous. L'imitation des grands hommes, même des saints, ne serait-elle pas funeste si elle n'aboutissait à créer d'abord en nous des convictions solides, qui sont, elles, les vraies forces de l'âme? Il ne s'agit donc pas ici de reproduire les gestes qu'ils ont faits, de redire les mots qu'ils ont prononcés, les cris du cœur qu'ils ont jetés, mais, à la lumière de ces notes et de ces paroles, de parler et d'agir nous-mêmes comme nous le devons, dans les conditions où nous sommes placés, spécialement pour entrer en rapports avec Dieu dans la prière. C'est notre âme que nous devons consacrer au Christ sans réserve, à l'imitation de saint Augustin.

Ne lui demandons pas davantage ce qu'il ne peut nous donner, en particulier ces règles précises que les siècles modernes ont tracées pour répondre à des besoins nouveaux. Les anciens ne connaissaient pas cette ordonnance dans l'oraison, et moins que personne saint Augustin n'en eût aimé la rigueur. Attendons plutôt de lui un esprit.

Sans doute un esprit qui voudrait se passer totalement de méthode nous ferait fort ressembler à ces habiles qui veulent « faire l'ange ». Dans les choses humaines le corps doit presque toujours avoir sa part. La pensée a besoin d'être fixée en une formule claire et forte; le beau doit s'incarner pour nous dans l'œuvre qui l'exprime; l'âme même s'appuie sur un corps qui la sert sans la commander. La prière de l'homme est soumise aux mêmes lois : celle même du Christ se traduisit en formules simples mais expressives, combien profondes! Et c'est ainsi qu'il nous invita à prier nous-mêmes, nous donnant un texte d'une plénitude divine. N'en sera-t-il pas de même d'un esprit tel que l'esprit de prière, fût-il jailli de l'âme du plus grand des Docteurs? et peut-on bien le séparer d'une méthode?

Aussi bien, je ne dis pas qu'un tel esprit peut exister

sans aucune méthode. Je dis seulement qu'il faut avant tout demander à saint Augustin pour la vie de prière un esprit, lequel, s'il est actif, saura bien vite créer la méthode qui lui convient. Mais autre chose est de chercher avant tout un esprit et autre chose de chercher d'abord une méthode.

L'esprit de saint Augustin a suscité dans les siècles passés des méthodes doctrinales très diverses, adaptées aux circonstances et aux personnes. La prière y avait sa large part, chez un saint Anselme par exemple, qui s'élevait à Dieu d'une autre manière qu'un Hugues de Saint-Victor, qu'un saint Bernard ou un saint Bonaventure. Tous cependant furent des admirateurs passionnés de saint Augustin et l'imitèrent à leur manière. Les méthodes plus récentes se sont moins inspirées de lui, sans échapper à son influence, spécialement celles de saint François de Sales et de Saint-Sulpice. L'avenir peut en susciter d'autres plus proches de la manière de prier du saint Docteur. L'important pour nous est de puiser à son esprit qui nous permettra de vivifier la méthode qui répond le mieux à nos dispositions personnelles.

***

Un esprit ne se définit pas aisément, mais il se caractérise bien, et quelques traits suffisent souvent à le fixer. Le mot *louanges de Dieu* est peut-être à cet égard un des plus suggestifs : il traduit le terme *Confessions*, qui désigne le grand livre de prières de saint Augustin et le résume en entier de la première page à la dernière. La louange divine jaillit spontanément du cœur du saint. Toujours sa prière l'élève vers Dieu, pour lui faire contempler ses grandeurs et ses bontés. Qu'il ouvre les yeux aux splendeurs de la terre ou qu'enfermé en son âme il y déplore ses fautes ou bien y admire les merveilles de la grâce, il se retourne vers Dieu pour chanter ses bienfaits : *Confitemini Domino quoniam bonus. Misericordias*

Domini in aeternum cantabo. Sa prière tend vers Dieu avec une force, une intimité, qui peuvent la distinguer de bien d'autres.

Néanmoins pour s'élever à Lui il a une marche bien déterminée, décrite dans les *Confessions*, une voie, suivie d'un vol d'aigle lors de la vision d'Ostie et longuement analysée plus tard dans le même ouvrage. Elle comprend trois étapes : après avoir considéré une image extérieure de Dieu ou écouté Jésus-Christ (I), saint Augustin entre en son âme, qui Le représente spirituellement (II), et c'est en elle, mais au-dessus d'elle, qu'il Le trouve pour s'unir à Lui (III). Telle est la marche ascendante qu'il suit lorsqu'il veut s'élever à Celui qui habite en lui, et dont il ne se lasse point de redire les bontés.

Dans cette louange, si nous l'analysons, nous trouverons la religion en ce qu'elle a de plus pur et l'amour en ce qu'il contient de plus fort. On loue Dieu pour ses grandeurs et ses bienfaits; on loue sa miséricorde qui pardonne et sa bonté qui distribue ses dons à pleines mains. Mais on ne loue avec ardeur et piété, comme il convient à Dieu, que si l'on a pour lui un amour véritable, et l'amour est ici d'autant plus puissant que son objet est plus proche. Or tel est précisément l'un des points les plus saillants de la religion d'Augustin. Il peut être pour nous un maître éminent en cette matière. Il voit toujours l'âme plongée en Dieu. Fréquemment revient sous sa plume à la manière d'un refrain le mot de saint Paul : *Nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être*. Et il entend ce mot des diverses sortes de présence qui se réalisent en nous.

Dieu est en nous, en effet, même selon l'ordre naturel, spécialement par la conscience qui nous indique sa volonté quand elle nous demande de fuir le mal et de faire le bien. Nous appelons cela la voix de Dieu, et rien n'est plus juste. Saint Augustin l'appelle aussi une lumière de Dieu, car tout cela n'est qu'un reflet de la

divine réalité; et plus cette lumière est vive, plus nous sommes participants de la souveraine sagesse. Dieu nous parle en maître, non cependant comme à des esclaves, mais comme à des êtres libres, qui voient ce qu'on leur demande et peuvent le vouloir, l'aimer librement.

Au-dessus de cette présence commune, il en est une autre plus élevée encore. Dieu ne se manifeste pas en nous seulement comme maître; quand nous sommes en grâce avec lui, il y réside comme Père, nous associant à sa vie intime; il nous permet de l'aimer en vrais fils, par la grâce de son Fils unique. C'est son Esprit qui nous y fait participer. Ses volontés sur nous prennent ainsi une portée nouvelle, d'un immense intérêt, d'ordre intime et affectif. Il ne cesse pas de commander en chef qui veut être obéi et qui se réserve d'être juge en son temps. Mais l'amour qui distingue le père, l'ami, en tempère les rigueurs, en même temps qu'il pousse les âmes à la générosité : celui qui connaît les liens qui le rattachent si intimement à Dieu, loin de négliger ses volontés, n'a qu'un désir : s'y conformer toujours davantage. La ressemblance avec Dieu rend plus étroite l'union avec lui. Avant de s'adonner aux actes qui relèvent de l'intimité avec son Père, on tient à se rendre plus digne de lui par la docilité et l'imitation.

Le sentiment de cette présence est à raviver surtout dans l'oraison. Il existe bien des manières de le faire. Celle qui semble le plus conforme à l'esprit de saint Augustin est un acte de foi au grand mystère de l'habitation divine dans les âmes par la grâce sanctifiante. On peut bien se rappeler d'abord que, même selon la nature, nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être. Cette pensée toutefois, qui nous met en présence d'un souverain et d'un maître, ne nous inspirerait pas assez d'amour et de piété; elle nous tiendrait plutôt à distance, dans la crainte de Dieu et le respect produit par la vue de sa grandeur. Tout autre est la doctrine de la grâce qui nous déifie : elle nous met en présence d'un père, d'un frère,

d'un ami; elle engendre comme d'elle-même la dévotion et la charité. Du reste, cette doctrine est à la portée de tous, et les simples fidèles sans culture théologique spéciale y peuvent trouver leur aliment spirituel tout comme de savants philosophes.

***

Il ne suffit pas que Dieu soit en l'âme; il faut que l'âme connaisse cette présence et y conforme ses sentiments, afin d'y adapter sa conduite. L'un des plus grands bienfaits de l'oraison est peut-être de nous mettre chaque jour en face de cette grande vérité. Mais si toute oraison y aide à quelque degré, l'oraison augustinienne possède à ce point de vue une efficacité particulière : les divines louanges ne pourraient pas jaillir avec spontanéité d'un cœur où Dieu ne serait pas actuellement perçu en quelque manière comme présent, même sans émotion sensible; l'âme ne vibre pas si l'objet de son amour ne la touche pas en quelque façon.

Ce sentiment de la présence de Dieu est très intense dans certaines formes de prière, chez les saints, en qui il est un pur don de Dieu. Mais en tous, même chez les commençants, il existe à quelque degré, et il est nécessaire de le renforcer. Rien ne donne plus de courage et d'énergie dans la vie chrétienne que cette pensée d'être uni à Dieu par la grâce sanctifiante. Voilà l'âme de la piété. Les actes de religion et d'amour qui en sont directement influencés sont les plus ardents et les plus efficaces. Ils sont aussi d'autant mieux activés par la grâce dans l'oraison que l'âme s'y est mieux disposée, en particulier par une lente et méthodique ascension vers Dieu présent en elle.

On doit en effet se disposer à ces grâces même communes d'oraison, de même qu'on se prépare à tous les dons de Dieu. Saint Augustin peut ici nous guider. Nous connaissons la voie suivie par lui. Sans doute bien sou-

vent son élan vers Dieu est si direct, si rapide, si spontané, si divin, qu'il semble exclure a priori toute méthode. Telle est bien l'impression que laissent les *Confessions* dans la plupart de leurs pages : un sentiment intense y entraîne le saint et le porte d'un bond vers les cimes. Il n'ignore pas cependant les longs cheminements et il les a analysés dans les mêmes *Confessions*, soit qu'il parcoure d'un vol rapide la voie qu'il trace, comme à Ostie, soit qu'il en décrive pas à pas les étapes. De toute manière, il a donné là comme une ébauche de méthode de prière ascendante.

Il accomplit cette élévation en trois étapes. Il *considère* d'abord les biens extérieurs, non pour s'y arrêter, mais pour s'en détacher expressément et par ce renoncement conscient, volontaire, commencer à s'élever en rentrant en lui-même; ou bien il s'attache à suivre le Christ, soit dans ses mystères, soit dans ses enseignements, car ses actes comme ses paroles sont chargés de vérités divines, et d'un côté comme de l'autre nous sommes pressés de rentrer en nous-mêmes. On ne rentre pas au dedans de soi-même pour s'y admirer, mais plutôt pour *se réformer moralement* selon Dieu et ainsi s'approcher de Lui, qui réside dans les âmes saintes. Plus haut encore, avec l'aide de la grâce, *l'âme trouve enfin Dieu*, en elle-même, à l'aide de ces dispositions morales plus parfaites, mais au-dessus d'elle, selon une formule chère à saint Augustin : elle connaît mieux sa présence par la foi et la charité; elle s'épanche en louanges et en actions de grâces, si elle le goûte en quelque manière par la sagesse qui est un don de l'Esprit-Saint.

On ne trouvera pas dans ces données élémentaires les points précis d'une méthode rigoureuse; ce sont de simples jalons. Ils sont néanmoins bien propres à orienter l'activité de la prière intérieure conformément à l'esprit de saint Augustin, et ils suffisent le plus souvent.

L'oraison augustinienne sera donc habituellement une *élévation*. Mais gardons-nous d'en prétendre gravir par

nous-même les degrés. Nous avons besoin d'un guide : sans lui nous peinerions en vain. Saint Augustin nous le répétera à chaque page de ses écrits, si nous le lisons bien : c'est le Christ seul qui nous permettra d'avancer; il nous aidera par son exemple, sa doctrine et sa grâce; il nous conduira jusqu'aux cimes si nous le suivons. Et précisément cette importance donnée au Christ est un des principaux correctifs qu'apporte saint Augustin à la doctrine des philosophes dont il s'inspire jusque dans la prière parfois.

Le saint aime à jeter sur le monde un regard admirateur : sa beauté le séduit; il trouve en ses grandeurs un reflet de divines perfections, et volontiers, à la manière d'un pur artiste, il s'attarderait à le considérer si le sens du Christ qui le guide de façon très sûre ne lui montrait le véritable aspect des choses d'ici-bas : elles ne méritent que le mépris de l'âme consciente de sa noblesse et éprise des biens spirituels, les seuls qui peuvent la satisfaire. Le Christ lui apprend la vanité du monde avec une force que rien n'égale : né dans une étable, mort sur une croix, il a vécu sans une pierre où reposer sa tête, et il a mis au premier rang des maximes où se condense sa doctrine : « *Beati pauperes* ». A cette école, le chrétien apprend d'abord à se détacher, et c'est ainsi qu'il prend son élan vers Dieu, ou plutôt qu'il est amené à rentrer en lui-même; c'est là qu'il trouve Dieu.

Pour franchir cette nouvelle étape le rôle du Christ n'est pas moins nécessaire; il semble même augmenter. L'âme doit se renouveler en imitant les exemples du Sauveur; mais elle ne monte, elle ne s'approche de Dieu que dans la mesure où elle laisse le Christ accomplir ce long et pénible travail de réforme intérieure. Elle atteindra ainsi la charité qui « trouve » Dieu, c'est-à-dire qui le fait mieux connaître et percevoir en quelque manière. Cet amour même, comme tout le reste dans l'ordre surnaturel, est une grâce du Christ Sauveur. Sans lui aucune prière efficace n'est possible. Sans lui à plus forte raison

elle ne s'élèvera pas à cette oraison de louanges qui est le fruit spontané du plus pur amour de Dieu.

Si nous sommes les vrais disciples de saint Augustin, Jésus-Christ sera le soutien et le guide de notre oraison du début à la fin. Avec le Christ, nous nous détacherons du monde extérieur, si beau qu'il soit. Avec lui nous nous renouvellerons intérieurement par l'imitation de ses vertus, et nous nous approcherons de Dieu qui réside en nous. Avec lui alors nous glorifierons de toute notre âme ce Dieu qui s'est donné à nous.

On le voit, ce ne sont pas des règles rigides fixant dans le détail la marche d'une oraison. Ce sont plutôt des directives générales, mais combien fécondes! plus nécessaires peut-être que les formules d'un système clos. Elles donnent bien les éléments d'une méthode, mais assez large pour s'adapter à des situations très diverses, et même pour mettre à profit les trésors amassés dans les ouvrages conçus selon un autre dessein.

La célèbre distinction des facultés si employée en d'autres écoles ne sera guère utilisée ici. Saint Augustin cherche la vérité de « toute son âme », selon une formule qu'il emprunte à d'anciens philosophes, mais qui répond à merveille au grand précepte contenu dans l'Écriture : Aime Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. Nous imiterons saint Augustin. Dans la prière, la piété, la vie chrétienne en général, c'est la volonté qui est vraiment souveraine; mais elle a besoin d'être éclairée par l'esprit et elle soutient elle-même les mouvements du cœur. Cette mise en œuvre concertée des facultés ne nuit pas du reste à l'ordre, si le mouvement intérieur suit une marche régulière vers un terme nettement défini, et c'est bien le cas ici.

F. Cayré.

Le journal spirituel d'un jeune chauffeur de camion

Prenez et lisez, Jocistes mes amis, un frère de travail vous envoie du Paradis son merveilleux message.

Il fut hier l'un de vous, l'un des plus petits, l'un des plus pauvres, de la plus chétive apparence, méprisé du monde, magasinier, puis chauffeur de camion, enfin élevé par la grâce de Dieu à la sainte vocation de malade. C'était un jeune homme simple et modeste, très peu instruit, écrivant un français parfois boiteux : il se jugeait dépourvu de tout esprit, se sentait « un sujet de dégoût pour beaucoup, de crainte continuelle pour tous, une charge pour la Société... ». Mais il fut humble, pur, aimant, généreux jusqu'au martyre ; sur son lit de « tubar », comme il disait, son âme acheva de s'affiner. Au Sanatorium de Villeneuve-d'Amont, dans le Doubs, son apostolat discret et tenace frappa des âmes d'élite. Ce zèle émanait d'un cœur où Dieu faisait une œuvre admirable. Les pensées trop lourdes qu'un mystérieux amour faisait naître en lui, ce jeune homme simple et pur éprouva le besoin de les noter sur un cahier de quatre sous. Pourquoi, en lisant ces feuillets, une émotion si vive nous gagne-t-elle? Nous avons l'impression de toucher à des choses sublimes, au trésor d'une véritable vertu : comme de Jésus une force émane de ses saints.

Ce jeune ouvrier s'est élevé si haut dans l'amour! Epuisé par son mal, dévoré par la fièvre, il se fit à sa façon un cordon de tertiaire, avec de gros clous carrés de

charpente, des clous comme ceux de la Croix de Jésus. Il les avait recourbés pour que ce fer épousât avec sa dureté la forme de son corps, un corps affreusement amaigri : il eût presque tenu dans la paume de vos mains. Le malade remit à son curé quelques jours avant sa mort cet instrument de supplice : il ne voulait pas que les siens le découvrissent sur lui. Il avait compris le mystère de la croix : il en vivait, il le vivait.

Il eut sa vive manière d'accomplir en sa chair ce qui manque à la Passion du Christ. Il accueillit la souffrance comme une messagère de son Dieu :

> Je le crois bien, depuis deux ans que je suis malade, avoue-t-il, je n'ai fait que me rapprocher de Lui de plus en plus, et la petite Sœur Thérèse a raison de dire que ses coups sont doux. Oui ils sont doux, mais moi je crois qu'il met les deux mains, il frappe avec une et vous retient avec l'autre.

Il dit encore : « Je n'ai jamais pleuré pour ma maladie. » Il fut un moment aux portes de la mort : « Ma pauvre mère et ma sœur pleuraient, moi j'étais calme, heureux, je souriais devant leurs larmes. » Il sait bien que cette sérénité devant la mort est une grâce, la longue maladie en est une également : il se console de revivre pour pouvoir « gagner » encore; il est un bon petit ouvrier du royaume de Dieu et il veut bien fournir toute sa journée de travail, apporter à Jésus, au soir de sa vie, une grosse paye. Devant la nouvelle journée de labeur et de douleur à fournir, il calcule le gain :

> Je me suis beaucoup amélioré et je suis content de souffrir tandis que je le peux. Quand je serai là-haut, il serait trop tard pour *gagner*. Il faut donc gagner avant. Faites-moi gagner, mon Dieu, vous êtes le seul qui le pouvez.

Son gain fut magnifique : il acquit rapidement une expérience du divin, par quoi son âme fut transformée. Comme Dieu se faisait proche parfois !

Hier soir je me sentais si près de Lui ! Il me permettait tant de bonnes choses... Je disais : Qu'allez-vous m'envoyer, Seigneur ?... c'est que... quand il me permet de si bons moments, bien souvent l'épreuve n'est pas loin.

Ainsi voyez, avant l'épreuve il vous donne du courage, pendant l'épreuve il vous soutient, et après vous avez la récompense.

Se sentant enrichi, divinisé par son amour crucifié, il devient comme affamé de souffrance. Il s'en exprime en son langage d'ouvrier avec une force admirable : l'argot ici devient sublime.

Jamais je n'ai de plus doux moments qu'après un moment de cafard, un crachement ou autre [peine]. Sans toutes ces petites épreuves notre maladie serait monotone. Sans ces à-coups vous n'auriez jamais que la même chose à offrir au bon Dieu, et jamais après une mauvaise passe vous n'auriez les doux moments de la récompense.

Pour moi, vous savez, mon Dieu, que j'appelle cela du *rab*. Car dans la maladie comme dans le reste il y a du rab. Aussi est-ce avec plaisir que je vais au rab et pour cela vous m'avez gâté. Soutenu par vous je ne crains pas d'aller au *rabiot*, et même quand j'y vais en tremblant, donnez-m'en, Seigneur !

Comment pourrai-je jamais vous remercier ? Jamais je ne pourrai chanter assez fort le cantique de la reconnaissance que je vous dois pour m'avoir envoyé la maladie et surtout votre amour !

Il ajoutait avec une naïveté délicieuse : « Que mes écrits doivent vous faire rire, mais vous le savez cela soulage mon âme. » Après ces moments qui lui « en laissaient trop » dans le cœur, d'écrire ses pensées le délivrait comme d'un poids trop lourd à porter seul.

Il avait un sentiment vif du prix des âmes et qu'on doit

payer dans un mystérieux commerce de justice et d'amour chaque grâce qu'on veut leur obtenir. Il disait en sa prière pour les siens :

> Mon Dieu... je vous remets avec toutes mes prières mes souffrances, et tout ce qui peut vous faire plaisir en moi. Et s'il manque quelque chose prenez-le vous-même sur moi. Servez-vous! Je ne veux que vous faire plaisir et faire du bien aux âmes.

Son sentiment de la justice est à la fois simple et sublime. Il demande une autre fois la parfaite conversion de son frère, de sa sœur, et il ajoute aussitôt :

> Prenez à moi pour eux, je veux payer pour tous. Coupez, travaillez, faites ce qui vous plaira de moi. Je veux faire mon possible pour tous.

Il écrit plus tard encore :

> Ma mère... j'ose vous dire de la prendre à vous. S'il manque encore quelque chose à son expiation, je paierai pour elle. Cette fois-là je n'aurai plus rien sur la terre. Je sais bien que je serai malheureux, mais puisque je ne demande qu'à souffrir...

Il se considère comme une terre qui doit « *rendre* » à Dieu le pur froment de la douleur pour la rédemption du monde : il sent bien que la Passion de Jésus s'achève dans sa chair, et que son « mal » est fécond :

> Combien de fois m'a-t-on dit que la souffrance est la plus grande grâce du bon Dieu! Maintenant je le crois et la certitude d'être toujours malade me réjouit plus que tout.
>
> Ici je suis détaché de tout et de tous. Je veux faire le plus de bien possible à tous, mais *je vous demande de me faire rendre le plus de mal possible* (1), afin de me détacher de plus en plus des choses et des créatures de ce monde, afin d'être ainsi tout et pour toujours à vous.

(1) Il veut exprimer en ces termes l'idée d'un rendement divin de la souffrance en son corps.

C'est pour cela, mon Dieu, que je vous demande de me donner la manière de mieux vous servir. Je veux souffrir tout ce que vous voulez : prenez-moi et surtout aidez-moi à souffrir en vous aimant.

Il s'était longuement préparé à faire, le 12 juin 1927, en la fête de la Sainte Trinité, l'acte d'offrande de la « Petite Sœur Thérèse ». « Vous savez, disait-il à son Sauveur, que je m'en prive depuis quinze jours afin de vous le dire mieux ce jour-là. » Il voulait si bien le dire pour que le Seigneur acceptât son « pauvre moi » qui n'était « bon qu'à souffrir » ! Le jour de la Trinité il fit cet acte avec tout son amour : il était bien ému, et voici qu'il lui vint à la messe, après ce don si parfait de lui-même, un sublime désir. Dans son humilité il se le reprochait presque :

Quelle prétention ! Ce matin j'aurais voulu servir d'agneau pour la Sainte Messe, être crucifié moi aussi. C'était trop fort pour moi... Je ne demande seulement qu'à rester un petit crucifié, bien aimant surtout.

Aidez-moi, Seigneur, à toujours vous aimer de plus en plus, à aimer la souffrance comme vous l'avez aimée, afin d'être toujours *un petit Vous*.

Les parts douloureuses de son corps, il sait bien qu'il peut les offrir à la sainte Trinité comme un petit trésor qui s'ajoute aux mérites du Sauveur. Que pourrait-il donner d'autre? Sa charmante naïveté a des délicatesses exquises. Il s'attriste un jour de voir que l'Esprit-Saint n'est pas prié par tous, et veut de tout son cœur « faire quelque chose pour lui ». En plus de la part légitime que le Saint-Esprit a sur son corps souffrant, il lui donne un « ongle incarné » très douloureux. Inventions de l'amour ! Cet enfant veut que cette souffrance offerte l'oblige à penser au Consolateur pour ceux qui l'oublient. Voilà que ce mal « se complique » et devient « sérieusement » dou-

loureux. L'offrande est donc acceptée! Précieuse souffrance :

> Je n'en demande pas moins, au contraire, donnez-m'en de plus en plus. Pourvu que cela puisse vous plaire, je veux tout supporter pour vous. *S'il vous en manque beaucoup, prenez beaucoup sur moi*, car je suis sûr que si vous prenez beaucoup, vous me donnerez toujours de supporter ce que vous me prenez.

Aux périodes lumineuses succédaient parfois des « jours de cafard ». Pour en sortir il devait « faire le lutteur », combattre avec ténacité, s'obstiner dans une prière qui, lui semblait-il, « n'arrivait pas jusque là-haut ». « Je me sentais seul, si seul! Tout le monde me déplaisait, et cela pour une histoire de rien », une désillusion amère au sujet d'un petit camarade. Il avait vivement senti la tristesse de certains désaccords. Mais tout cela se termine par un cri du cœur : « Je vous en remercie, mon Dieu! Je vous avais demandé *de me faire rendre du mal* (toujours ce rendement de la souffrance!) pour le peu de bien que je peux faire. Je ne suis qu'exaucé. Tant mieux et même vive le cafard quand c'est pour vous! »

Son expérience de la douleur grandit chaque jour, il découvre dans la maladie des ressources cachées qu'il voudrait révéler à ses petits frères souffrants. Il voudrait savoir bien écrire pour faire là-dessus un beau livre, « un livre de malade pauvre ». Aucun ouvrage n'exprimait à son goût ce qu'est « la vie véritable du pauvre qui est obligé de compter sur la charité pour pouvoir se soigner, qui doit passer par les dispensaires, implorer à droite et à gauche. Le pauvre malade qui attend un mandat de ses parents, de cinq francs, dix francs..., qui aimerait ache-

ter telle ou telle chose, mais ne peut, le nécessaire lui manquant, celui qui sur son pauvre avoir donne, donne encore à plus malheureux que lui... ses derniers quarante sous », ce malade qu'il décrit de façon si émouvante avec ces mots si simples, c'est lui. Et il voudrait faire part de son expérience à ses camarades, leur faire comprendre que Dieu prend « plaisir » à voir ses « véritables pauvres » donner leurs « derniers quarante sous ». Et il s'attriste de ne pouvoir écrire ce beau livre : « Je suis trop *âne* », et il souligne ce mot qui lui fait savourer son abjection.

Quel dommage, ajoute-t-il, parce que, en plus de la maladie, si vous êtes pauvres, vous êtes naturellement à la hauteur pour être petits, et avec ces deux maladies-là (la pauvreté vaut bien une maladie pour le pauvre) toute la journée vous pouvez offrir au Bon Dieu. Aussi vive la maladie, surtout avec le besoin, quand on offre tout au bon Dieu !

Nous sommes en juin 1927. L'écriture devient plus tremblée. Les notations sont plus brèves. Le mal dévore ce petit corps : la souffrance est plus vive.

Je ne me plains pas, nous ne sommes pas malheureux : nous sommes bienheureux d'être malheureux. Si le bon Dieu ne nous avait pas fait souffrir, peut-être que nous n'aurions jamais payé ce que nous lui devons...

Je veux être une victime d'amour. Ne regardez pas ma faiblesse ni mon indignité si je ne souffre pas toujours avec joie. Ne m'épargnez pas pour cela... Je veux souffrir beaucoup pour vous aimer beaucoup...

Je veux passer par n'importe quoi pourvu que je vous serve. Je voudrais pleurer et crier de douleur toute la journée, pouvu que ce soit pour vous et pour les âmes. Ne me repoussez-pas, *complétez-moi* et prenez-moi.

Mais voici que le « cafard » revient. Notre malade va quitter le Sana, il sera arraché, « ballotté » ; on devine

toutes ces secousses du pauvre corps endolori, tous ces arrachements plus sensibles de l'âme. Le jeune « lutteur » se défend, il oppose à l' « emprise » de la tristesse la fermeté de sa résolution :

> Je ne regrette pas d'être ballotté, au contraire. Mon Dieu, ballottez-moi de toutes façons. Je veux vous servir n'importe comment. Mon cafard, je vous le donne. Mon cœur, je vous le donne. Ma vie, je vous la donne. Je ne suis rien, ce rien je vous le donne.
>
> Je demande que mon cœur ne m'appartienne plus.
>
> Je ne voudrais pas sortir de ma misère, car mes misères sont les seules choses que je puisse offrir au bon Dieu. Si le bon Dieu se contente de ce que je lui donne, je serai toujours heureux, pourvu que je sente qu'il est content...

C'est la suprême confidence de son cahier. Elle porte la date du 13 juillet 1927. Quelques jours après il partit pour Lourdes. Pendant ce pèlerinage il ne put écrire. Il n'avait entrepris cette écriture que pour se souvenir des grâces reçues quand il serait guéri. Il comprit aux pieds de la Vierge qu'il ne se relèverait jamais, que désormais il était inutile de noter ses pensées :

> Il me semble, dit-il, que Notre-Dame de Lourdes m'a fait voir que je ne devais plus écrire, mais simplement faire le jardinier, c'est-à-dire arranger mon âme comme un parterre, arracher les mauvaises herbes et arroser les bonnes. Quel travail j'ai encore à faire!

Et pourtant les choses qu'il ressentait à Lourdes, nous avoue-t-il, il lui était impossible de les exprimer, tant son cœur expérimentait l'amour ineffable. Est-il étonnant que Dieu soit venu habiter familièrement dans cette âme si généreuse?

Sainte union, conquise d'ailleurs de haute lutte, par une prière obstinée et si humble! Il note :

> Pendant les six premiers mois de ma maladie, je priais

sans beaucoup de confiance, je me sentais seul. Le bon Dieu sans doute voulait me laisser seul, pour me faire voir plus tard — et aussi mieux apprécier — sa force et son amour.

Il prie pour obtenir cette finesse de l'âme, cette limpidité qui permettent seules l'accès au divin. Quel accent de franchise! quelle humilité de diamant!

Si je suis trop bête ou trop grossier dans mon amour, purifiez-moi! Apprenez-moi, aidez-moi! Si je suis trop familier, repoussez-moi! Il y a des moments où j'ai peur de vous importuner. N'ayant plus que vous à qui penser, ne cherchant plus que vous, je ne suis bien que là où vous êtes et je ne suis heureux que quand vous voulez bien vous laisser *attraper* par moi. J'arrête là, je ne dirais que des bêtises. Je ne puis que vous donner mes larmes et jouir de mon plaisir comme un égoïste.

Égoïste... pourtant non! Vous savez bien, mon Dieu, que de tout mon cœur je voudrais que tout le monde vous aime plus que moi. Et je voudrais tant faire pour toutes les âmes! Mais je suis trop peu de chose, je m'en rends bien compte... Si je suis trop grossier pour travailler au bien des âmes, purifiez-moi, taillez-moi. Vous savez que je mets mon cœur sous vos pieds pour que, sans que vous vous baissiez, vous puissiez le purifier de toutes ses misères.

Ce ne fut pas sans peine qu'il s'éleva à cette oraison directe, et saintement familière : il dut la conquérir de haute lutte, bien qu'il acquît très vite, au début de sa maladie, le goût de la méditation. Il ne voyait guère alors que sa mère et sa sœur, une ou deux fois par jour sa marraine et d'autres enfants de sa famille : ces visites ne le « dérangeaient point de ses contemplations ». Mais des amis venaient aussi le voir, il les recevait avec plaisir, avec trop de plaisir peut-être, et eux partis sur les beaux chemins de la vie,

il ne me restait qu'un vide, qu'un voile noir et lourd, un

dégoût que je ne pouvais pas m'expliquer. Oh! alors comme un véritable lutteur je m'apprêtais à repousser cette mauvaise impression. Pour cela je m'allongeais sur mon lit... et là donc, bien calé, je regardais le Ciel et je cherchais le bon Dieu. Combien de fois n'ai-je pas couru, croyant le saisir! Puis... toujours le voir se sauver... Je me désolais, mais je ne lâchais jamais tant que je ne me trouvais pas dans ses bras et que je ne pouvais lui dire toutes sortes de bêtises que l'on ne peut dire qu'à lui.

Dans ces occasions-là, des fois je [le] cherchais pendant une demi-heure, une heure, quelquefois plus, mais enfin il se découvrait toujours, et alors j'étais heureux et je pouvais m'endormir tranquille dans ses bras.

Après avoir reçu des grâces d'union exceptionnelles, un peu plus tard, le 21 juin 1927, il se trouve toujours dans la même nécessité de lutter. La monotonie des jours sans joie pèse sur lui de son poids morne : « Hier c'était la Fête-Dieu. Rien d'extraordinaire dans ma pauvre vie de « tubar ». Sans mes prières que serais-je?... Je serais le néant. » Ce n'est pas à dire que Dieu soit là à son premier appel :

Non, bien souvent je suis obligé de courir après lui pour le trouver dans le ciel où il a l'air de me faire courir. Mais jamais je ne me rebute, et tant que je ne l'ai pas rattrapé, je cours, je cherche.

Cette recherche se fait « en méditant ». Personne n'a sans doute appris les voies de l'oraison à cet ouvrier sans culture humaine : une divine expérience lui révèle le « complet abandon », l'intime conversation avec Dieu; là « votre cœur parle seul », tandis que toute prière lue demande une application intellectuelle qui brise le vif élan de l'esprit. A travers ces notations on devine que cette âme avait rapidement dépassé l'oraison discursive et qu'il était parvenu à la contemplation infuse, à l'oraison d'union, aux grâces mystiques les plus hautes. Il

vivait constamment appuyé sur l'amour de son Dieu. « Je suis si peu de chose, note-t-il encore, et ma maladie est si lourde que je ne peux pas être seul. Il me faut toujours quelqu'un pour m'aider. Qui voulez-vous que j'aille chercher d'autre que Lui? » Que de fois le désir de la mort est venu aviver son désir de voir son Sauveur : « Je n'en étais pas digne encore », confesse notre malade. Mais Dieu le dédommage : il jouit dans l'union d'une joie qu'il ne peut dire :

> Je ne suis jamais plus heureux qu'après un moment de cafard, quand après avoir bien prié j'ai trouvé Celui qui est tout pour moi. A ces moments-là je voudrais pouvoir vider mon âme dans une âme, dire ce que je ressens, mais ce n'est pas possible... Je suis trop timide, je pleurerais et je ne veux pas pleurer. Je veux bien pleurer, mais seulement pour vous et devant vous...

A certains moments le voile qui le sépare du monde divin est si ténu qu'il a l'impression de voir, de toucher son Dieu :

> A la messe, tout à l'heure, j'avais l'impression que si j'avais su ouvrir les yeux, je vous aurais vu avec tous vos anges... Oh! je ne demande pas de vous voir, mais seulement de toujours vous sentir comme maintenant.

Et son amour aussitôt le porte à se faire plus généreux : « Je serais heureux d'être dans une cellule de moine : même malade je pourrais me priver de beaucoup de choses. Je me priverai ici de toutes les petites choses qui ne peuvent être utiles à ma santé telles que : vin, beurre et autres... » Et il est presque au terme de son pèlerinage, un grand malade incurable! A ce don généreux l'Esprit d'amour répond par des grâces plus vives. Les dernières notations du cahier marquent une ascension rapide, toute droite, un vol d'aigle :

> Comment mon cœur ne se fondrait-il pas, moi pauvre

petit néant! Je lui dis que je l'aime et que je suis tout à lui. Je veux que toutes mes journées soient à vous, que je ne pense qu'à vous toujours...

De me voir si imparfait ne fait que fortifier mon amour. Je ne cherche pas à « manquer », mais je dois avouer que ce sont de doux moments pour moi de lui demander pardon de mes infidélités. J'aime rester dans ses bras pour l'assurer de mon repentir. Ces moments-là sont les meilleurs pour moi...

Dans dix jours je serai chez nous. Comment dire à maman que j'ai donné mon complet de coton? Elle qui m'avait tant recommandé de ne pas faire comme l'an dernier!

Combien mes communions me manquent! Il n'y a qu'avec vous que je puis me soulager. Vider mon âme, pleurer, tout cela c'est ma vie maintenant.

Il avait un instant caressé l'idée d'être prêtre; il écrivait à son curé le 23 mars 1927 : « Depuis que je suis malade, j'ai appris à connaître et à aimer tous les jours davantage Notre-Seigneur. Je suis prêt à me dévouer tout entier pour sa cause : non seulement pour lui, qui n'a pas besoin de moi, mais surtout pour ceux qui ne le connaissent pas ou si peu. » En quelques mois cette idée avait mûri splendidement en charité. Il écrivait le 10 juillet de la même année :

Mon Dieu, vous voulez des prêtres. Vous savez que c'est maintenant mon cher désir. Rendez-moi la santé si vous le jugez bon, ou bien prenez ce qu'il y a de bon en moi et donnez-le à un jeune homme de bonne santé. Quoi qu'il m'en coûte, je lui donne l'amour que vous me donnez, pour qu'il fasse du bien aux âmes. Laissez-moi la maladie, soutenez-moi... Je ne veux plus jouir de rien avant d'arriver là-haut... Je veux souffrir pour ceux qui travaillent...

Pendant ce pèlerinage à Lourdes, où il avait un moment espéré être guéri, il ne fit plus qu'une demande :

Mère de Jésus, vous qui êtes ma maman, voyez ce qui me

manque... Quoi que vous me donniez, faites qu'au-dessus de tout j'aime votre Fils et que ce que vous me donnerez aujourd'hui soit pour lui.

Il entra par l'humilité dans cette région de l'esprit où Dieu se laisse « prendre ». Qu'il eut le sentiment de sa petitesse! Membre de la Jeunesse catholique de sa paroisse, il n'osait au début aller à la cure avec ses camarades : il se sentait trop peu de chose sans doute. Mais un jour il découvre qu'en priant au milieu des autres et pour les autres, il se sent meilleur, plus uni à son Dieu : « Pendant que je fais mes prières, que je suis avec vous, il me semble que vous ne pouvez faire autrement que de visiter les autres âmes qui sont à côté de moi. » Sa charité triomphe alors de son humilité, et lui de conclure : « Aussi, maintenant, autant que possible, j'irai à la cure. »

Il se trouvait bien hardi d'oser communier tous les vendredis. Que sa petite sœur Thérèse l'empêche de s'approcher de la sainte table, si vraiment il abuse. Un vendredi il a fait ardemment cette prière. Mais aucun obstacle imprévu ne surgit, et quand l'hostie est dans sa poitrine, une immense joie l'inonde. Alors il chante son bonheur d'être là, dans un coin obscur de l'église, comme le publicain :

A l'église je suis si bien dans mon coin. Je peux pleurer à mon aise et parler à Jésus sans être dérangé par personne. Encore un des bienfaits de notre maladie. N'est-ce pas elle qui nous fait mettre à l'écart? Aussi combien je l'aime cet « écart ». Il nous permet non seulement d'avoir le bon Dieu en nous, mais de nous mettre plutôt en Lui : étant seul avec Lui, l'on s'abandonne plus facilement. Et puis il doit certainement avoir une marque spéciale [d'a-

mour] pour nous autres qui sommes rejetés un peu de la société...

Il ne veut que grandir en petitesse :

Je veux me faire encore plus petit, tout petit. Aidez-moi, mon Dieu. Tout seul, je suis trop petit pour me faire petit. Rendez-moi encore plus misérable que je ne suis. Écrasez mon cœur pour qu'il ne reste rien de mauvais dedans : qu'il n'y ait que de l'amour et que tout soit pour vous !

Ce sentiment de vive humilité l'accompagne toujours : il habite vraiment dans cette « vallée » de la connaissance de soi, comme dit sainte Catherine de Sienne. Il a par exemple le sentiment que ses prières sont sans valeur, bien mesquines et bien « maladroites ». Mais Dieu, avoue-t-il,

en a si souvent de si belles, qu'il doit être bien content d'en avoir aussi de bien pauvres. De quelque côté qu'on me tourne, l'on ne trouvera que misère. Aussi c'est pour cela que je dis et fais ces plus petites choses avec plaisir, parce que je suis sûr que le bon Dieu les accepte... Je ne puis lui donner de grandes choses, j'en suis une si petite...

Et cette vue de sa petitesse ne fait qu'accroître son zèle et son amour avec son repentir :

Personne ne doit plus que moi au bon Dieu. Il aurait pu me laisser seul : je le méritais bien. Combien de fois ne l'ai-je pas fait pleurer ! Aussi maintenant c'est moi qui pleure, et combien je suis heureux !

Oui, mon Dieu, maintenant je voudrais pleurer toute ma vie. Vous avez assez pleuré, vous ! Et si je peux vous épargner quelques peines, si petites soient-elles, pensez à moi, je suis tout à vous.

Au Sana de Villeneuve-d'Amont il fit « un bien immense » : il y créa une « équipe » de prière et de communions qui transforma l'esprit de la maison : il ramena

des âmes à Dieu, en convertit d'autres, il « guidait » ses camarades dans les voies du Seigneur. Les choses marchaient, on prenait des initiatives sans lui, on modifiait ses plans : il est heureux quand il voit le bien se faire aux dépens de sa petite personnalité : « N'oublions pas que je ne suis qu'un âne et que l'idée ne vient pas de moi. S'il y a des « modifications », c'est vous qui les permettez, et vous savez que je suis tout à vous. »

Est-il étonnant qu'à ce degré d'abnégation cette âme si pure ait touché aux mystères les plus profonds de l'union divine? « Je ne peux pas m'expliquer ce que je ressens pour Dieu, confessait-il : je le sens, cela ne dépend plus de moi. » Il était sous l'influence de cette force divine qui venant des rivages de l'éternité y transporte les âmes bienheureuses des purs.

Telle est la merveilleuse histoire du jeune chauffeur de camion Arthur Leclère, né le 20 janvier 1902 à Lesquielles-Saint-Germain, qui revint mourir entre les bras de sa mère au village natal, après un séjour au Sana de Villeneuve-d'Amont, le 21 septembre 1928, laissant à tous le souvenir vivant d'une âme bonne, aimée de Dieu, sanctifiée dans le sang de Jésus par une longue souffrance. Le beau livre qu'il voulait écrire pour ses petits frères malades, il l'a gravé dans sa vie tout humble, toute pure, consommée dans l'amour.

N'est-ce pas que tous les Jocistes du monde ont maintenant en Paradis un grand frère de travail, qui sut bien peiner pour Jésus et pour nous tous? Un modèle, un ami, un protecteur.

fr. Ét. Lajeunie, O. P.

« Consummata »
d'après sa correspondance

Marie-Antoinette de Geuser, « Consummata », a été révélée depuis longtemps au public par deux ouvrages du R.P. Plus : *Consummata* (Lettres et notes spirituelles) et *Marie-Antoinette de Geuser* (Vie de Consummata). La diffusion de ces ouvrages a montré combien l'esprit de la grande contemplative s'adaptait aux exigences spirituelles les plus profondes de notre époque. A cette littérature, il faut ajouter un ouvrage, peu connu encore, publié par le Carmel d'Avignon sous le titre : *Marie de la Trinité* (Lettres de Consummata à une Carmélite) (1); et contenant une correspondance suivie de M.-A. de Geuser qui s'étend de 1910 à 1917.

Ces lettres ont une saveur directe et profonde d'autobiographie. On sait que Consummata voulut entrer au Carmel : des devoirs de famille puis l'implacable déclin de sa santé l'en empêchèrent. Mais son cœur habita jusqu'à la mort les grilles du cloître et ne cessa de s'épancher librement dans le cœur de la Prieure de ce Carmel dont elle fut la novice *extra muros*.

Correspondance vivante, rayonnante : Marie-Antoinette se raconte sans apprêts, sans retour sur soi : toutes les ascensions spirituelles de son âme sont ici fidèlement consignées telles qu'elles furent vécues, enchâssées dans le rythme concret de sa vie familiale et sociale; elles deviennent plus tangibles, plus immédiates : leur magné-

(1) 1 vol. in-12 de 290 pages, 15 fr. — Carmel d'Avignon.

tisme s'aiguise et se précise. — Chose étrange : les saints peuvent nous parler indéfiniment d'eux-mêmes sans nous lasser — prodige interdit au génie même. Qui a pu lire jusqu'au bout, sans une sourde irritation contre le moi de l'auteur, les *Confessions* de Rousseau ou les *Mémoires* de Chateaubriand? L'âme saturée d'amour peut se regarder et s'exprimer impunément : elle se raconte à travers Dieu.

Ces humbles lettres sont un témoignage; elles sont surtout un exemple. Voici une jeune fille immergée dans le monde — elle est l'aînée de douze enfants —, chargée de devoirs familiaux, crucifiée par la maladie, privée du secours de la solitude et d'une règle monastique, qui réalise, dans sa plénitude, la perfection de la vie mystique. De tels faits font pressentir combien les circonstances extérieures sont peu essentielles dans ce domaine de la vie profonde : quel que soit son « lieu » terrestre ou son mode social d'existence, l'âme accueillante et soumise, l'âme de bonne volonté peut boire aux plus secrètes fontaines de l'amour; elle trouve Dieu à travers tout, malgré l'obstacle, à cause de l'obstacle. Consummata l'a compris : « A la maison, au milieu des occupations de la vie de famille, ou ici dans la solitude, en face du ciel et de la mer, qu'importe? On est toujours si bien dans la Volonté du Bien-Aimé! Je remarque de plus en plus combien les circonstances extérieures, les événements ne sont rien... » « L'exemple lumineux de Consummata n'abaisse pas, ne vulgarise pas la mystique, au contraire, mais il la rend plus *prochaine*, plus familière aux âmes vivant dans le monde; il rapproche pour elles cette essence du champ des possibilités *personnelles*.

Consummata est mystique dans le fond de l'âme, — mystique d'une splendide venue, sans ombres, scories ni déviations. Il est d'usage — et c'est raisonnable — d'être défiant à l'égard des mystiques : tant d'illusions intérieures portent le masque de la sainteté! Le témoignage de Consummata résiste au choc investigateur de la critique;

rien ne sonne creux dans cette déposition lucide et pure comme le cristal : une densité surnaturelle se cache dans ses expressions. Marie-Antoinette ne fait pas fi de l'ascèse et des humbles vertus terrestres : sans parler de ses mortifications volontaires, le rythme même de son existence fut pour elle une source inépuisable d'efforts et de renoncements ascétiques ; — elle ne cesse jamais de veiller, de lutter, d'agir, mais cette ascèse apparaît toute noyée dans le mouvement de passivité qui l'emporte. Au centre de sa joie et de sa douleur, nous rencontrons toujours ce « Dieu qui fait tout » et qui l'entraîne au-delà de ce qu'elle sent, de ce qu'elle sait, de ce qu'elle veut. Elle réalise, dans toute sa douceur et sa tragédie, la vocation de *proie*.

L'expérience divine de Consummata est merveilleusement pure, élevée, une. L'accessoire y tient peu de place : tout gravite autour d'une contemplation essentiellement théologale. L'extraordinaire n'apparaît qu'une fois, encore ne joue-t-il qu'un rôle adjacent. Une immense impression de santé ruisselle de ces lignes hâtives et familières. Comme on sent dépassés l'imagination, les rêves et les mirages ! Consummata évolue avec la calme précision de l'aigle dans le firmament authentique du surnaturel.

*
* *

Chaque lettre la ressuscite avec son milieu, son humanité, ses efforts, ses désirs et surtout son Dieu.

Une âme royale, aux contours adamantins. Elle se donne, elle se raconte avec simplicité ; elle ne se divulgue jamais. Son secret est à elle. Elle ne court aucun risque de transformer sa vie intérieure en jardin public. Son attitude est aux antipodes de cette sentimentalité mièvre et fluente qui cherche des confidents à tous les carrefours de l'existence. La réserve est peut-être le trait le plus saillant de son caractère : son âme possède des remparts et des verrous, — sans la grâce, elle eût pu avoir des

piquants! Même dans l'intimité, elle reste distante et solitaire : son amour pour le prochain brûle en dedans et se déverse extérieurement avec une parcimonie presque douloureuse. Elle possède éminemment la pudeur du don. Toutes les lettres adressées à la maternelle amie du Carmel restent imprégnées d'un respect un peu lointain et serties de formules protocolaires. Une seule fois — et encore y fut-elle invitée — elle se permet de remplacer par un « Mère bien-aimée » le « Révérende Mère » traditionnel...

Les premières lettres datent de 1910. Consummata a 21 ans. Depuis toujours elle se sent attirée vers Dieu. Sa vocation n'est pas une plante de serre — tant s'en faut. L'entourage, essentiellement chrétien cependant, combat longtemps les désirs de vie religieuse de la jeune fille. Contradiction salutaire, qui scelle l'authenticité des aspirations divines de l'enfant. Entre 14 et 16 ans, l'âme s'attiédit, se résigne à la médiocrité; une bourrasque menace même la foi. Puis Jésus reprend brusquement cette âme qui, maintenant, sera sienne pour toujours. Le monde et le moi existent encore, ils ne comptent plus; Consummata ne vivra désormais qu'en fonction du Christ et de la perfection de l'Amour.

La voici au seuil du Carmel. La famille a consenti en principe; une mère et des sœurs l'attendent dans la solitude adorante du cloître. C'est Dieu lui-même qui sème alors les obstacles. Pour une âme si naturellement solitaire, la plénitude de la Croix ne pouvait exister que dans le monde. La petite novice du Carmel, Marie de la Trinité, apprendra longuement à se nourrir des contradictions apparentes de l'amour; le doux nom carmélitain qu'elle s'est choisi ne sera jamais le sien sur la terre, et c'est pour cela peut-être qu'il va s'inscrire plus profondément dans le Ciel. L'âme entière — presque entêtée — de la jeune fille, ce caractère puissamment polarisé, épris de fixité et de précision, devra se laisser porter par les remous imprévisibles du bon plaisir divin. Une maladie

de sa mère, puis le déclin continu de sa propre santé, feront du Carmel un rêve que les vents de la destinée balaieront dans l'impossible. Mais le Carmel est autre chose qu'un lieu; l'esprit profond du Carmel n'a pas de patrie dans l'espace, et Marie de la Trinité, jusqu'à la mort, communiera à cet esprit.

Le Seigneur l'enveloppe de sa dilection. D'emblée, elle dépasse la sphère des grâces sensibles : « Je *sais* que je dois aller, mais je ne le *sens* pas. La lumière divine me fait entendre que je dois obéir d'abord... C'est toujours comme cela que le Bon Dieu agit avec moi : il veut que je suive d'abord, et puis il me fait comprendre après. » Elle fait confiance à Dieu; elle sait se livrer pleinement, sans arrhes sensibles...

A vrai dire, les dons du Seigneur débordent infiniment son degré de perfection spirituelle. Bien des rouages grincent encore dans son caractère. La fleur divine est lente à se dégager de son involucre de raideur naturelle. Une contrainte sourde pèse sur elle : « Dieu me dit de dilater mon âme; j'essaie de le faire, mais je suis si habituée à tout renfermer en moi, à comprimer mon âme, que cela m'est très difficile. » Elle est simple, elle n'est pas ouverte. Sans doute (nous l'avons déjà remarqué) la pudeur instinctive des sentiments profonds joue à l'arrière-plan de cette réserve, mais un peu d'orgueil vient renforcer l'inhibition : « Je crois que l'orgueil est mon principal défaut. C'est l'orgueil qui fait que cela me coûte d'avouer les grâces du Bon Dieu parce que cela a une apparence d'orgueil, d'avouer la souffrance parce que cela a une apparence de lâcheté. » Ce moi dur et vivace, aux arêtes coupantes, va se liquéfier au feu de l'amour.

Les longues missives des années 1911 à 12 témoignent de ce travail souterrain de consomption. Marie de la Trinité traverse l'obscur enfer des purifications passives : « Je ne peux pas exprimer ce que je souffre, tout meurt en moi... Rien au monde ne peut donner une idée de ce que j'ai souffert. Souffrance, douleur, mort, agonie ou tenta-

tion me semblent des mots doux et suaves à côté de l'état où j'ai passé... Je me laisse pénétrer d'humilité; je crois que ce qui fait surtout obstacle à l'union pour moi, c'est l'orgueil. Je ne vois rien de bien précis, mais c'est comme le *fond de ma substance* qu'il faut consumer... La petite hostie est toujours dans la fournaise. Ce que Dieu me donne, cela ne s'appelle pas de la souffrance, c'est trop profond. Tout meurt jusqu'au plus intime, c'est une destruction universelle. » Elle ne résiste pas au feu; elle s'ouvre de toutes ses forces à son baiser dévorant. Le stérile instinct de « retenir », de déguster sa propre souffrance, est absent chez elle; la douleur pour ce cœur avide d'unité n'est pas une geôle, un isolant; elle est grande ouverte sur les abîmes de Dieu, elle se dépasse elle-même. Consummata peut pousser ce cri sublime : « *La souffrance est en moi, mais moi je n'y suis pas!* » Mieux encore, elle transforme sa torture en gratitude éblouie : « Je me réfugie dans l'abandon; je me laisse consumer jusqu'au bout en tâchant de le remercier *autant* que je souffre. »

Merveilleux symptôme de santé, d'équilibre foncier : au milieu de ces expériences crucifiantes, Marie de la Trinité reste très voisine des contingences immédiates : l'exposé de ses tourments surnaturels alterne avec des récits pleins de fraîcheur et de tendresse concernant ses voyages, sa famille, ses frères surtout qu'elle guide avec une vigilance maternelle.

L'épreuve ne porte pas immédiatement des fruits extérieurs : la faiblesse humaine de Consummata reste vivante et mordante. « Mon orgueil et mon impureté m'effraient; je me sens de plus en plus mauvaise; je manque de douceur, de patience, d'amabilité... je lutte de toutes mes forces contre mon mauvais caractère, mais malgré l'effort constant, je tombe toujours... » Après tant d'essors et d'agonies, se retrouver si faible, si chancelant, devoir s'avouer qu'on est resté cruellement identique à soi-même, au vieil homme — quelle tentation de lassitude!

Mais Marie de la Trinité vit trop de Dieu pour s'arrêter longtemps à sa misère : « Je devrais me décourager, mais je ne le puis pas, car je sens Dieu si miséricordieux ; il me semble qu'Il ne regarde pour sa gloire que la pureté de notre intention et notre effort. Alors je pense qu'Il me veut seulement humble, et j'oublie tout, même ma misère, pour ne plus voir que Lui seul. » La royale Consummata retrouve ici la « pétite » Thérèse. Le même théocentrisme de la vie intérieure les emporte au-delà d'elles-mêmes, de leurs faiblesses et de leurs limites. Dieu est plus grand que notre cœur... Pourquoi notre misère imposerait-elle ses bornes mesquines au flot de notre abandon? Comme Thérèse de Lisieux, Marie de la Trinité trouve dans cette misère la source d'une confiance plus ruisselante et plus aveugle : *Venite et arguite me, dicit Dominus : si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.*

*
* *

Nous tournons des pages... Marie de la Trinité se noie maintenant tout entière dans l'abîme divin dont elle porte le nom. Sa contemplation s'élargit à la mesure de la Joie substantielle. Comment communiquer au prochain la splendeur de cette expérience? « Pour exprimer, il faut redescendre », dira-t-elle. Elle redescend et balbutie pieusement ces réalités qui découragent le verbe humain.

A partir de 1914, les lettres se font plus rares. Quelques éclaircies à longs intervalles dans un ciel opaque à force de clarté. Au reste, la santé a fui maintenant pour jamais sa pauvre chair. Tout brûle, tout se résout en lumière dans cet être offert à l'amour : l'holocauste de l'âme se prolonge dans le corps.

Mais sa plénitude ne déborde pas encore visiblement. Ce n'est qu'aux tout derniers jours de l'existence qu'elle s'épanchera en toute spontanéité. Une pudeur suprême retient dans l'enceinte du silence le flot de l'amour du prochain : « J'aime les âmes, et j'ai comme peur de le

leur laisser voir. Il me semble qu'instinctivement je voudrais faire du bien aux autres, mais sans qu'ils le sachent. »

La souffrance, la fragilité, ne sont pas mortes; Marie de la Trinité n'échappe pas aux remous décevants du temps. Mais ce qui caractérise maintenant son existence, c'est la sereine immobilité du fond de l'âme. Consummata est ancrée dans le Centre. Elle sent que la vision béatifique n'ajoutera rien d'essentiel à la béatitude qui l'enivre : « Élisabeth de la Trinité disait qu'au sortir de ce monde elle s'élèverait comme une petite fusée, et moi il me semble que je ne pourrai pas bouger et que je demeurerai simplement fixée là. » La volonté divine submerge tout. Elle épouse cette volonté, se perd, se fond en elle, et dans ce naufrage de toutes les limites humaines, elle pénètre les secrets de la création, des événements; elle comprend que toutes les œuvres de Dieu sont « très bonnes » et que la trame du devenir est tissée d'amour...

Les vertus théologales s'épanouissent dans sa contemplation. Là est sa gloire et son secret : elle agit divinement avec Dieu; elle rend l'infini pour l'infini, sans ombres, sans restrictions : « L'Âme vivante dans l'Esprit-Saint de la vie du Christ au sein du Père a de plus en plus conscience de l'Ineffabilité de son Dieu, en même temps que de sa réalité, et cela la pousse à fermer de plus en plus les yeux à toute limite pour se donner sans réserve. Elle a besoin de croire, d'espérer et d'aimer d'une façon digne de Celui qui est l'objet de ces vertus; elle a besoin, en un mot, de traiter Dieu en Dieu, et, pour cela, il lui faut sortir de tout ce qui est fini pour se perdre dans l'Infini. Et c'est là qu'il fait bon! Oui, il fait bon croire, espérer et aimer sans limite pour sa gloire.... Et c'est ce qui est possible quand on n'attend plus rien que de *Lui*. »

L'apostolat est comme la fleur de la solitude de Marie de la Trinité. Son silence croit, espère, aime pour les âmes aveugles et pécheresses; sa prière, essentiellement, intensément catholique, se répand sans mesure sur le

monde. A l'aube de la guerre, sa charité universelle jette spontanément « au-delà des frontières » son cœur de Française. Elle ne connaîtra pas l'apostolat extérieur, mais qu'importe? Les amants secrets de l'amour, les cœurs solitaires qui débordent sans bruit de paroles, — n'est-ce pas de tels instruments que le Seigneur a surtout besoin? L'apostolat du silence n'échoue jamais. Et que d'immaturité, que d'incertitude dans le verbe apostolique qui ne jaillit pas de la plénitude du silence : « Avant d'être apôtre, il faut être parfait, de la plus profonde et de la plus universelle des perfections. »

Les dernières lettres narrent et commentent la plus profonde expérience trinitaire avec une admirable précision conceptuelle. L'intellectualité — et c'est là un des traits les plus authentiques de sa personnalité — reste toujours très vive chez Consummata; elle excelle à convertir le « théologal » en « théologique »... Quelques mois plus tard, la colombe solitaire s'envolera dans le sein de sa « royale famille ».

Son âme est au ciel; son exemple reste sur la terre. Elle a voulu être « plus imitable qu'admirable ». Sa grandeur ne décourage pas, car elle s'enracine dans son néant. Elle est « minima », elle s'est « dépassée par en bas », elle se sait « au-dessous de tout »; le poids même de sa misère l'a jetée dans le cœur de Dieu : « Jamais ma misère ne m'a paru plus profonde, et je sens bien que mon Dieu ne peut m'embellir que de sa propre beauté. » Sous une forme plus distante, plus abyssale, plus mystique, Marie de la Trinité prolonge le message de perfection dans l'Amour adressé par Thérèse de l'Enfant-Jésus aux « petites âmes », à toutes les âmes.

G. Thibon.

Marie de Sainte-Thérèse

ÉBLOUISSANTE LUMIÈRE DE FOI (1)

J'ai reçu d'une manière infuse une communication plus pure et plus élevée de la présence divine dans l'esprit. Elle était sans la moindre représentation ou révélation intellectuelles de la présence de l'Être divin en moi. Cette manière est plus pure et diffère de cette autre rencontre avec la présence divine, décrite plus haut. Elles diffèrent en ce sens que la présence de mon Bien-Aimé se manifestait alors par la vue d'une certaine image intellectuelle, comme d'une grandeur, d'une excellence, d'une majesté. Cela causait à l'âme un certain goût perceptible, un plaisir, une douceur de voir ou de retrouver. Mais la sensibilité en recevait aussi une certaine part. Elle percevait comme dans une énigme. La nouvelle présence que j'expérimente maintenant est tout abstraite et séparée de toute perception sensible.

De même que cette contemplation de la présence divine est plus pure, de même l'union de l'esprit avec l'Esprit de Dieu, qui en est la conséquence, est aussi plus pure, plus élevée, plus spirituelle. Mon esprit a aussi découvert une manière plus pure de mortification, en rapport avec ce nouvel état : la réduction d'une certaine activité per-

(1) Cf. *La Vie Spirituelle* du 1er mai 1935, p. 181. *Loc. cit.*, ch. VI, VII, VIII.

sonnelle subtile, d'une certaine émotion qui était mêlée au travail de l'esprit sans que je l'eusse remarqué. Cette attache obscurcissait l'esprit cependant. Elle y faisait glisser comme de légers nuages. Elle introduisait dans l'union de l'esprit un intermédiaire difficile à déceler. A présent je comprends comment il faut supprimer cette subtile activité propre introduite dans l'esprit. Il n'est pas besoin pour cela d'agir positivement contre elle. Il faut seulement que l'esprit garde une certaine force et demeure toujours arrêté dans la vie de la foi et dans son orientation vers Dieu.

Parfois, quand le corps et les sens sont occupés à quelques travaux simples, ils restent néanmoins si détachés et si dépouillés qu'ils semblent n'en recueillir aucune image. Tout le créé qu'ils utilisent, qu'ils voient, goûtent, entendent ou respirent, paraît tout changé en Dieu ou absorbé en lui. Dans cet état, l'âme n'est pas élevée au-dessus des sens, et elle n'est pas davantage retirée au-dessous des sens et des puissances sensibles. Mais elle agit parmi le créé, sans connaître autre chose et sans percevoir distinctement quoi que ce soit, hors l'éminence de l'Être de Dieu présent en tout et partout.

Il m'arrive d'expérimenter en moi des états divers. Parfois j'ai la claire perception de la présence divine en moi et hors de moi, dans les créatures que son Être recouvre et remplit, tant au ciel que sur la terre. L'âme est alors douée comme d'un libre balancement : elle semble nager, voler ou se poser et reposer dans son Tout bien-aimé, en Dieu qu'elle possède dans toutes les créatures. D'autres fois elle ressent un amour embrasé, parfois très intense, embrassant Dieu et, à son tour, étreinte par Dieu, dans une jouissance d'union réciproque.

Une divine lumière me montre en toutes choses la sagesse, la bienveillance, l'amour de Dieu. C'est pourquoi il m'est facile d'adorer, dans tout ce qui arrive, la prudence providentielle de Dieu, avec des sentiments de respectueux amour, d'admiration et d'affectueux respect.

Il est facile de me soumettre sans réserve aux circonstances et de les trouver parfaitement bonnes. Je vois si clairement que les décisions et dispositions de Dieu sont souverainement établies avec sagesse, bonté et amour, tellement qu'il serait impossible qu'elles fussent mieux pensées ou mieux réalisées. Ah! combien volontiers et avec quelle amoureuse acceptation je me soumets à cette domination toute sage, toute bonne, toute amoureuse de Dieu! Si même l'ébauche d'un geste ou le moindre mouvement de mes membres devaient suffire pour détourner les dispositions divines dans le sens de mes inclinations naturelles, je ne le pourrais ni le voudrais. Si cela pouvait même se faire sans déplaire à Dieu et sans le fâcher, je ne le pourrais et ne le voudrais. Car rien ne me paraît meilleur que ce que Dieu fait ou ce qu'il permet.

Parfois encore une vive foi infuse me fait voir et connaître la grandeur, la totalité de Dieu, me les faisant contempler, aimer, adorer dans une grande élévation de l'esprit. Et j'admire comment Dieu est Tout en toutes choses, et comment toutes les choses sont dans le Tout divin et par lui.

Mais tout le monde n'est pas favorisé d'une si éblouissante lumière de foi quant à la présence de Dieu dans toutes les créatures. Cela a pourtant une grande importance dans la vie spirituelle, dont le progrès dépend d'une pratique continuelle de la présence divine, — pratique qui peut être active ou passivement reçue de Dieu. C'est pourquoi je crois avoir été instruite intérieurement qu'il faut s'exercer à cette foi vivante et nue en la présence divine en nous et dans les créatures, par des actes de foi, d'amour, de renoncement, de détachement du créé et par la pratique de toutes sortes de mortifications et de pauvreté d'esprit. Et nous devons nous exercer de la sorte aussi longtemps que nous ne sommes pas entièrement séparés et vidés de toutes choses créées, jusqu'au moment où les créatures nous apparaissent changées en

Dieu, saturées de Dieu ou confites dans l'Être divin.

Il m'arriva parfois d'être conduite au cœur d'un désert de l'esprit, où mon Bien-Aimé parle à mon cœur pour m'enseigner les voies de l'esprit et la manière de l'aimer d'un amour qui m'unit à lui dans la nudité de l'esprit. Ah! quel dégoût me vient alors de tout ce qui n'est pas Dieu! Être forcée de converser avec les créatures et d'en être occupée m'est un tourment et presque un martyre. Reposer dans les bras de mon Bien-Aimé, telle est à présent la vie de mon âme. En être empêchée est une mort.

Et cependant, la tristesse et le dégoût qui viennent des créatures sont un peu atténués et mitigés par une vue calme et certaine de l'Être divin pénétrant toutes choses, les remplissant de sa grandeur sans mesure, les illuminant de son inexprimable clarté et les absorbant toutes en les réduisant. Quand le regard éclairé voit cela, toutes choses deviennent douces et délectables. Partout où l'âme se tourne alors, tout lui paraît aimable. Car toutes les choses lui semblent changées en Dieu, unifiées en Dieu, saturées de l'Être divin. L'âme possède la présence insigne de son Bien-Aimé, dans une suave jouissance. Elle la respire comme un air très doux et vivifiant.

C'est donc parce que la foi en la présence de Dieu n'est pas toujours aussi vivante qu'il m'arrive parfois de faire attention à mon propre moi, aux créatures en tant que séparées de Dieu; et cela m'empêche de demeurer suffisamment abstraite de l'activité naturelle et du travail de l'intelligence. Quand je veux alors me tourner vers Dieu, il faut que je fasse appel à l'intelligence, à la pensée. L'intelligence et l'imagination doivent collaborer pour réveiller la foi. Cependant, ce moyen ne permet jamais d'arriver à une union profonde ni à une contemplation suffisamment simple. Alors j'en suis réduite à me servir de cette méthode grossière, obscure et bien imparfaite, guettant la présence de Dieu et tâchant de la trouver dans tout ce qui se présente. Je tâche de retrouver une certaine

lumière, qui m'élèverait au-dessus de la raison naturelle et de toute représentation ou imagination. Je m'efforce de réduire à rien toutes les choses qui se présentent, afin d'adhérer uniquement à Dieu seul, par un simple et intense regard fixé sur lui. Cette méthode me paraît trouver son point de départ dans l'intelligence, parce qu'elle procède par voie d'élévation et non par voie d'anéantissement ou disparition dans la profondeur.

Pourtant, cette méthode conduit aussi à supprimer l'activité de l'intelligence parce que, à mesure que l'on s'attache moins à l'objet intellectuel, la lumière monte en quelque sorte au-dessus de tout le créé, pour s'attacher à Dieu. Ceci a lieu principalement au cours de l'oraison. Dès que j'y reçois la perception de quelque chose qui n'est pas Dieu, il faut qu'intervienne aussitôt quelque mortification, quelque suppression. Il est bien vrai, cette méthode ne m'a jamais donné pleine satisfaction parce qu'elle ne me conduisait pas au repos intime dans la fruition de Dieu.

Ne pourrais-je donc pas contempler l'Être sans limites et sans image de Dieu dans toutes les créatures, comme dans autant de clairs miroirs? Nous le pourrons sans aucun doute, si le regard de notre foi est pur, simple, obscur. Il ne sera pas difficile de voir Dieu sans cesse dans tout le créé, et de voir toutes les créatures imbibées d'une subtile manière par l'Être divin et anéanties en lui. Si nous possédons pareil regard de foi, quel obstacle peut-il y avoir qui nous empêcherait de trouver notre Bien-Aimé partout? N'avons-nous pas à nous en prendre à nous-mêmes, si nous sommes privés de la douce et aimable contemplation du Bien-Aimé, qui est partout si près de nous et dont toutes choses se trouvent comme saturées? Il me semble bien qu'il dépend de nous; car le seul désir de Dieu est de se révéler à nous, de se donner à nous, d'être le lieu de notre repos, l'aliment qui nourrit l'homme tout entier.

Sans aucun doute, le regard de la foi deviendra, petit à petit, plus large et plus puissant, plus vif et plus perçant, si nous sommes attentifs à conserver la pureté et l'unité de l'esprit. Il pourrait arriver que le regard soit trop peu éclairé pour contempler Dieu, sans intermédiaires et avec évidence, dans les créatures et pour découvrir la présence divine dans le créé. Nous ne possédons plus alors cette facilité à ramener les puissances sensibles et celles de l'âme, et à concentrer leur attention dans une contemplation de la présence divine dans le créé. Nous ne pouvons non plus les déployer en quelque sorte, avec une entière liberté d'âme, dans l'Être divin sans image, indéterminé et simple. Alors, tâchons tout au moins de concentrer le regard de la foi. Essayons, avec une entière simplicité, de rendre ce regard plus subtil et plus profond, en réduisant son foyer à ne plus être qu'une toute petite étincelle. Et si nous ne pouvons fixer toutes nos puissances ou les étendre en Dieu, tâchons au moins de conserver la partie supérieure de l'âme libre et détachée de tout ; car cette partie ne semble pas tellement solidaire des autres puissances qu'elle ne puisse adhérer à Dieu, en silence et intérieurement, même lorsque nous sommes occupés d'un grand nombre d'affaires extérieures. Il suffit que l'esprit s'efforce de rester attentif à Dieu et de se soumettre passivement aux motions divines. L'esprit y acquiert petit à petit une plus grande vigueur. Étant ainsi nourri, il répand cet aliment et le communique aux autres puissances, comme par un réseau de petites veines. De cette manière la partie supérieure entraîne l'inférieure, et tout se trouve spiritualisé et divinisé simultanément, dans tous les mouvements de l'âme et dans toutes ses propensions.

J'expérimente tout ceci actuellement, avec une claire et lumineuse certitude.

(*Traduit du flamand* par L. Van den Bossche.)

Billet d'Apostolus

Le catéchisme, leçon du cœur

On songe à réformer le catéchisme, à rendre ses formules plus accessibles à l'intelligence de l'enfant, plus complètes aussi. Et on a tout à fait raison d'envisager une refonte prudente de nos vieux formulaires chrétiens. Les catéchismes ont été rédigés par des théologiens plutôt que par des pédagogues. Ils visent plutôt à prévenir l'hérésie qu'à former l'âme. Admirables instruments d'enseignement précis et sûr dans une société imprégnée d'esprit catholique et où l'on respirait la foi et la lumière par le simple fait de vivre, — les catéchismes deviennent insuffisants à une époque où la société n'est plus chrétienne, où l'enfant est parfois plus pieux que sa mère. Autrefois, on apprenait l'Évangile sur les genoux maternels. Le curé n'avait qu'à diriger et contrôler un enseignement donné au foyer. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et c'est pourquoi les catéchistes doivent se faire maternels. Je voudrais que la nourriture qu'ils donnent à l'enfant soit douce, pénétrante et forte, comme le lait. *Lac vobis potum dedi.*

●

Si le catéchisme laisse souvent un souvenir d'ennui, c'est parce que le prêtre ne vise pas assez à faire penser l'enfant et qu'il vise surtout à former une mémoire. L'enfant ne trouve pas que le temps soit long, quand il *pense*, et ce qu'il pense, il le sait, sans avoir besoin de l'apprendre. Ou, du moins, il

est bien aisé d'apprendre ce que l'on comprend. Dépouiller le catéchisme des mots qui n'appartiennent pas au vocabulaire de l'enfant et qui ne peuvent que l'accabler, expliquer soigneusement les quelques mots nouveaux indispensables, ce sont les premières précautions. Alors on verra les petits esprits s'ouvrir et s'épanouir en réflexions inattendues qui enseignent l'adulte, parce qu'elles lui présentent la vérité sous une forme nouvelle et fraîche, comme la création.

●

Ce serait tomber dans le défaut opposé au psittacisme que de vouloir bannir toute lettre, et par exemple de ne recourir qu'à des images ou à des histoires. On peut se servir d'images pour faire penser les enfants, mais l'image n'est qu'un moyen : parce que les enfants regardent ou parce qu'ils écoutent, on croit à tort qu'ils ont compris. Eh non! le grand critère reste toujours le même : on a compris lorsqu'on peut répéter *en d'autres termes* ce qui vous a été enseigné, lorsqu'on l'a traduit dans sa propre langue.

●

Je voudrais donc que la leçon du catéchisme ait été tellement préparée et expliquée par des exercices simples faisant penser ce petit cerveau que le fait d'apprendre ne soit plus une corvée, mais un aboutissement naturel et doux. La récitation peut se faire alors en famille et sous le contrôle de la mère qui, tout en faisant réciter, se laisse instruire par la vérité qui (ô miracle!), sous les lèvres de son enfant, est devenue une vie.

Ce n'est pas une réforme de la lettre du catéchisme qui changera la catéchèse. Mais en apportant à l'enfant, si avide de penser à sa manière, les moyens de s'appliquer à la vérité divine, on lui donnera ce goût des choses de Dieu qui tient lieu de tout.

●

Et puis, il faudra se garder de ne s'adresser qu'à l'esprit. Le catéchisme n'est pas un enseignement semblable aux

autres : il le faut faire « avec toute son âme », avec toute son émotion. Celui qui ne se sentirait pas remué et transformé lui-même par les simples vérités qu'il transmet à ces petites âmes enfantines, celui-là ne pourra pas former de vrais chrétiens. Le catéchisme doit toucher les cœurs : il y faut préparer d'abord son propre cœur, et essayer sur lui ce qu'on va dire à ces « fils d'homme ». Un chant, un geste, comme de baiser le crucifix (mais sans hâte et en laissant à l'enfant le temps de bien voir), un cri de l'âme répété par les petits, puis inventé par eux, voilà ce qui aide les mots à trouver la route du cœur.

●

Je voudrais aussi, quand cela est possible, que le catéchisme se fasse à l'écart, *clauso ostio*, et presque dans un secret, sans crainte des curieux, sans crainte d'ironie, à l'abri des regards et des passants, car le catéchisme est fait pour apprendre la vraie vie, et la vraie vie, c'est amour, qui est tout en secrets et en confidences.

APOSTOLUS.

La Rationalisation de l'Apostolat (1)

« L'Esprit souffle où il veut. » Cela ne veut pas dire que l'apôtre doive agir sans méthode. Le Saint-Esprit nous conduit aussi bien quand il met en branle nos vertus, dont la prudence, que s'il agit en nous plus totalement par les dons. Il y a une prudence de l'Apôtre que le « Conseil », habituellement, ne contredit pas. Et comme la prudence est tout simplement la droite raison dans l'agir, il n'est pas déplacé de parler de rationalisation de l'Apostolat.

D'ailleurs, les méthodes que nous appelons « traditionnelles » dans l'apostolat ont tout simplement été des rationalisations correspondant à un certain état social et religieux. Vienne à changer la situation, les méthodes doivent aussi changer.

I. — *L'insertion de l'Action Catholique dans l'Apostolat paroissial*

Pour un observateur ayant fait partie d'un état-major militaire, ou ayant participé à la direction d'une entreprise industrielle, l'organisation de l'apostolat

(1) Cet article résume plusieurs années d'observation et d'expérience dans quinze diocèses de France. Il ne prétend donc pas donner des solutions définitives ni surtout universelles. Il cherche plutôt à déterminer une orientation. Il répond aux préoccupations qui ont dicté l'enquête de « La Vie Spirituelle » sur *La vie paroissiale et les mouvements spécialisés*, mais il a été fait à l'insu de cette initiative. Cette convergence n'est-elle pas significative? (N. D. L. R.)

catholique apparaît très vite défectueuse. L'immense effort catholique représente pour lui un gaspillage d'hommes et de ressources, faute d'appliquer les règles souvent les plus élémentaires du travail et de l'administration modernes.

Quant à découvrir à ce sujet la moindre doctrine commune chez l'ensemble des membres du clergé, peine perdue. Les méthodes varient du tout au tout d'une œuvre à l'autre, d'une paroisse à l'autre, d'un diocèse à l'autre, sur les plans même où l'on poursuit des objectifs identiques. La formation des clercs est évidemment exempte de toute préoccupation de cet ordre dans la presque totalité des séminaires. Dans la plupart des paroisses, le pasteur a le souci du bien; il constate l'éloignement progressif de ses ouailles; il multiplie les efforts individuels ou les œuvres pour arrêter cette dispersion; il constate des résultats si médiocres qu'il se décourage. Son objectif essentiel est de conserver chez son peuple la pratique religieuse; un minimum pour le grand nombre, messe du dimanche, ou tout au moins les Pâques, ou chaque dizaine d'années, la mission; un maximum pour les âmes pieuses, invitées avec instance à la communion toujours plus fréquente, à la prière commune, aux saluts. Une bonne paroisse sera donc la paroisse des nombreuses assistances à la messe; des pâques quasi unanimes; des exercices de piété commune bien suivis; des demi-foules aux premiers vendredis. Aussi y a-t-il très peu de bonnes paroisses.

Autrefois, cela allait tout seul. La religion était un fait social dont personne ne pouvait s'abstraire sans tellement se singulariser qu'il y fallait beaucoup de courage. Si le système aboutissait à quelques hypocrisies, dans l'ensemble il était la sauvegarde de la foi.

Pour peu que le prêtre fût actif, affable, dévoué, il s'attachait le cœur de son troupeau. S'il était vertueux, on le vénérait; s'il était autoritaire, on le craignait. Ceux qui échappaient à son influence étaient les seuls esprits forts; les simples négligents étaient remis dans le devoir par l'entraînement commun, par la force de la persuasion, par la crainte des reproches.

L'apostolat courant consistait donc dans l'administration des sacrements, dans le prône dominical, dans la visite des familles et surtout des malades. Les jeunes filles, les âmes les plus pieuses, faisaient partie de la Congrégation ; elles constituaient dans la paroisse un noyau discipliné, donnant le bon exemple, préparé à la fondation de foyers chrétiens.

Des bonnes paroisses comme celle-là, il n'y en a plus guère. Même dans les meilleures, le problème apostolique est bien changé. Les paroissiens qui s'en vont au service militaire ou à la ville ne résistent pas aux milieux indifférents ou hostiles, ou réagissent très faiblement : en peu de temps, ils n'ont plus le besoin de la pratique religieuse, la religion les gêne, ou leur est désormais tellement étrangère qu'elle ne compte plus. Si dans leurs séjours au pays, ils en suivent encore les rites essentiels, si dans leur vie ils mettent encore le mariage chrétien, le baptême des enfants, la sépulture ecclésiastique, c'est religiosité beaucoup plus que religion.

Aussi l'ensemble des baptisés s'émancipe-t-il peu à peu du ritualisme religieux, qu'il est accoutumé de considérer comme la religion. Vouloir le ramener à la pratique fidèle, à la messe du dimanche, aux pâques, c'est peine perdue. Il n'en comprend plus assez la raison pour vaincre sa paresse, triompher du sourire de l'esprit fort, risquer les sévices du comité au pouvoir.

On le presse, il se refuse ; on fait agir la femme, il subit ou s'émancipe tout à fait. La religion qu'on veut lui imposer, l'autorité sur lui du curé, le traitant encore comme un enfant, le geste rituel qu'on lui extorque, tout cela l'écarte plutôt que de le rapprocher.

Du moins, garde-t-on encore sur les enfants une ombre d'influence. Baptisés, n'ayant pas encore repoussé Dieu, ils sont avides de vérité divine et de l'affection du prêtre.

Aussi s'est-on acharné à garder l'enfant à la religion. Lui au moins pratiquera. Les parents tiennent à la communion solennelle : l'enfant, pour y être admis, devra assister fidèlement aux offices du Dimanche.

La religion, la piété, deviennent ainsi le lot des femmes et des enfants. Pour les hommes, il y a quelque humiliation à en pratiquer tous les rites, à suivre les processions, à communier même, à d'autres jours qu'à Pâques. Il ne sait plus la raison de tout cela.

Si encore la famille était comme autrefois stabilisée ! La famille restant chrétienne, rien n'était perdu quand tel ou tel membre s'égarait. Mais la famille est divisée à l'infini. Mais il y a de fausses familles. Mais l'Église est terriblement gênante avec ses lois sur la famille, en ce temps d'ambition démesurée pour l'enfant, et de vie difficile pour la famille nombreuse.

La famille redoute l'Église. D'ailleurs, elle est si restreinte désormais ! Les enfants s'établissent loin de la paroisse natale ; les familles de fonctionnaires ou d'ouvriers sont des familles errantes. L'influence familiale du prêtre de la paroisse est devenue souvent l'action sur des inconnus.

Pour ressaisir son monde, le prêtre multiplie ses efforts. Il gardera les enfants sous son influence par le catéchisme forcé, par l'école chrétienne. Il tiendra les adolescents par les jeux, la masse par le cinéma.

Et dans la paroisse c'est entre lui et les « laïques » une concurrence acharnée pour s'emparer des enfants, des jeunes gens, des hommes. La lutte s'étend déjà au monde féminin. Le résultat est sans doute d'affermir dans la résistance chrétienne un certain nombre de familles, mais la paroisse se trouve de plus en plus divisée en deux camps et le fossé qui les sépare se fait de plus en plus profond.

Les prêtres les moins courageux abandonnent la partie ; les plus tenaces s'épuisent, sans empêcher l'empiétement progressif des « laïques » ; les faveurs, les subventions, les secours, dont le menu peuple a sans cesse besoin, sont plus faciles à obtenir si l'on n'est pas du parti prêtre. Le prêtre dévoué en est ainsi réduit à l'acharnement dans la lutte politique, car dans les menées des partis de gauche, toute action cléricale est de la politique ; s'il se tait, il consacre l'influence exclusive, sur le terrain des réalités dont on vit, des ennemis de l'Église.

Telle est la véritable histoire de l'ensemble des paroisses de France. Par le jeu des institutions et des partis, le bon peuple de France se sépare radicalement de l'Église malgré le zèle incontestable de ses 40.000 pasteurs. Je sais bien que de temps en temps des prophètes se présentent pour redonner aux prêtres le courage. Ce sont des initiateurs d'œuvres. Chacun apporte les formules nouvelles qui doivent faire merveille, qui répondent aux besoins du temps, qui ont déjà fait leurs preuves dans tel ou tel diocèse. Et c'est pour le prêtre zélé et déjà écrasé une œuvre de plus, condamnée comme la multitude des autres à végéter plutôt qu'à vivre.

A l'évêché, la direction des œuvres s'impatiente. Elle multiplie ses entreprises et ses exhortations, elle envoie circulaires sur circulaires, elle ordonne enquêtes sur enquêtes; elle presse, elle exhorte; elle s'insinue dans la *Semaine Religieuse*, elle ordonne. Et malgré cela, malgré la commune bonne volonté du clergé paroissial et de la direction des œuvres, l'Action catholique, visiblement, n'a pas ce dynamisme décisif qui ferait son succès. D'où vient donc cet échec?

Car, l'Action catholique, n'est-ce pas là la voie nouvelle qu'il suffirait de suivre pour tout sauver? Le Pape l'affirme, les évêques le disent avec lui, les directions d'œuvres le portent à tous les échos. Voilà donc, à côté de l'apostolat paroissial, au-dessus de lui, et cependant en lui, l'apostolat des temps modernes. Il pousse les âmes à la perfection, il associe étroitement les « laïques » à l'action du clergé, il conduit les « militants » à la conquête des masses, il pénètre dans tous les domaines de la vie, vie individuelle, vie familiale, vie civique, vie professionnelle, vie internationale; il réalise enfin *la coordination* entre toutes les âmes de bonne volonté, entre toutes les œuvres catholiques, chacune y prenant son rang, comme auxiliaire, comme directement active, ou comme prolongement. L'assistance, l'enseignement, la formation, la piété, préparent l'action catholique qui s'épanouit en vie sociale. Tel est le mot d'ordre de Rome; il trace bien une voie nou-

velle, la seule voie de salut. Mais on ne la suit pas.

Le curé, après tout, est maître dans sa paroisse! Que viennent faire chez lui tous ces prophètes, qui ne sont pas à pied d'œuvre, tous ces jeunes qui n'ont pas son expérience, tous ces enthousiastes que l'insuccès n'a pas assagis? Comme s'il n'avait pas tout essayé, comme s'il n'avait pas tout fait! Les enfants, il les a instruits; les jeunes gens, il les a groupés; les hommes, il a même fondé pour eux des mutuelles ou des syndicats. Mais de tout cet effort, qu'est-il resté? Ses enfants de chœur d'hier, ceux qu'il aimait le mieux, ceux qui dirigeaient les autres dans les cérémonies, sont maintenant maires socialistes ou adjoints radicaux, les hommes de l'instituteur. Les œuvres nouvelles? Il n'y croit plus. Il n'est pas comme certains de ses confrères qui ont voulu sauver à tout prix la domination du clergé, pour qui même la Bonne Presse était une œuvre inutile, pour qui il s'agissait, avant tout, de revenir à l'état de choses ancien, quand la cure n'avait pas à se soucier du grain, des pommes, du beurre, par une sorte de subsistance de la dîme. Non, il n'est pas un conservateur, en ce sens-là. Depuis qu'il est prêtre, il a été pour les œuvres. Il en a bâti, des écoles! il en a fondé, des patronages! ses équipes sportives ont gagné des coupes, ses séances récréatives ont toujours fait salle comble; il a le premier installé le cinéma parlant. Qu'on ne vienne pas lui parler d'œuvres nouvelles; il les a toutes épuisées.

Aussi les circulaires de la direction des œuvres traînent-elles sur son bureau, les questionnaires restent-ils sans réponse. Il va se débrouiller à lui tout seul dans sa paroisse. Il va faire la sourde oreille quand les œuvres nouvelles vont lui annoncer une journée de récollection pour ses jeunes, une retraite fermée, un congrès. Tout cela, ce n'est plus la vie paroissiale: bien au contraire, c'est la grand'messe privée, pour dix dimanches par an, des quelques jeunes gens qui donnaient encore une illusion de christianisme parmi les hommes de la paroisse; ce sont les vêpres sans les chanteuses. Et ainsi, entre la paroisse et la direction des œuvres, une grande tranchée se creuse. De part

et d'autre, on ne parle pas le même langage. Au fond, on ne peut plus s'entendre.

Incidence grave : le directeur des œuvres, dans la plupart des diocèses, n'est pas vicaire général; il ne fait pas partie, de plein droit, du conseil de l'évêque. Aussi devant les confrères, son autorité est-elle sinon contestable, du moins chaque jour contestée. Le directeur des œuvres apparaît à beaucoup comme la machine « haut-le-pied » de l'administration diocésaine; il ne traîne rien derrière lui. Il n'a sur les nominations à peu près aucun pouvoir : les prêtres sont placés en fonction des services rendus dans le ministère courant : leur adaptatation à l'action catholique n'intervient pour ainsi dire pas dans leur utilisation. La collaboration entre les vicaires généraux, agissant sur le plan traditionnel, et lui, qui agit sur un plan nouveau, au lieu d'être constante et intime, est pour ainsi dire nulle.

Il représente, nous dit-on, l'Action catholique. Nouvelle source de confusions.

> Le bon prêtre qui a fait des œuvres toute sa vie, qui par ces œuvres a fait malgré tout et quoi qu'il en dise, beaucoup de bien, quand il en vient à fermer sa paroisse aux œuvres nouvelles sous prétexte qu'il a épuisé déjà les moyens de l'Action catholique, n'a pas commencé, en réalité, l'Action catholique. Et si ses efforts n'ont pas obtenu d'effet proportionné, c'est précisément parce que ces efforts n'étaient pas l'Action catholique.

Le directeur diocésain des œuvres qui se plaint du manque de soumission des prêtres, qui se tue à être partout, qui multiplie les associations et les congrès, se rend compte, lui-même, que toute cette fébrilité ne bâtit pas.

Il s'épuise en vain, sentant bien qu'on ne le comprend pas. Il a l'impression que, s'il n'y est pas, on ne fait rien. Pendant quelques années, il a cru avec les autres que l'Action catholique, c'était la Fédération Nationale Catholique et la Ligue Patriotique des Françaises. Aujourd'hui, il n'en est plus là. Il comprend désormais comment l'Action catholique embrasse tou-

tes les œuvres, mais hiérarchisées et coordonnées; il comprend comment l'essentiel de l'Action catholique, c'est la conquête; il sait que la conquête exige la pénétration dans tous les groupes sociaux, le souci de toutes les préoccupations humaines; il sait que les conquérants doivent être formés; que la conquête doit être dirigée.

Hélas! dans son grand diocèse, il est presque seul à le savoir, presque seul à agir dans le sens qu'il faudrait. Sa parole reste sans écho, ses efforts restent sans succès : l'opinion n'est pas faite à l'action catholique. Pour bien des années encore, dans la presque totalité des diocèses, le directeur des œuvres restera un « pionnier »; il ne sera vraiment un chef que plus tard.

Telle est, à peine dramatisée, la situation. Ayons la loyauté de la regarder en face. Pour la modifier, il ne suffira pas en effet de continuer ses lamentations.

Les rouages de l'action apostolique, dans l'Église de France, tournent à vide. Ils ne sont pas embrayés. Dans leur mouvement, ils entraînent encore les enfants, les personnes pieuses et bon nombre de femmes, mais ils ne sont plus en prise avec la vie familiale, la vie professionnelle, la vie économique, la vie sociale.

La roue paroissiale tourne encore dans l'église, dans les écoles, dans les patronages; elle tourne de moins en moins dans les maisons privées, elle ne tourne plus du tout dans les ateliers, les usines, les navires, les circonscriptions électorales ou les régions économiques.

La vitalité chrétienne devrait cependant tout animer. Le ressort spirituel du christianisme n'est pas détendu. Il n'est que de remettre en prise avec la vie la roue motrice. Mais la vie, surtout la vie moderne où l'économique a pris le pas sur tout, où le politique est débordé par l'adjonction incessante de charges nouvelles, est complexe; l'organisation de l'apostolat devra comporter un grand nombre de rouages assemblés avec art; chacun de ces rouages devra en entraîner d'autres et aucun enrayage ne devra se produire.

Rationaliser l'apostolat, c'est ainsi rationaliser à la fois l'organisation générale de l'apostolat, ses méthodes d'action et les efforts individuels des dirigeants.

II. — *La rationalisation de l'organisation*

Reconnaissant le primat de l'économiqe et du professionnel, non pas dans l'ordre des valeurs, mais dans l'ordre de l'importance pratique, l'action catholique préconise de plus en plus la spécialisation.

Le mouvement est parti des jeunes : J.O.C., J.A.C., J.E.C., J.M.C., J.C., Scoutisme, sont des formes rationnelles d'Apostolat spécialisé tendant à la conquête de la masse rendue sympathisante par l'action méthodique et concentrée comme par le rayonnement intime des militants, des entraîneurs ou des chefs.

Le prêtre n'est plus le curé enseignant son peuple du haut de la chaire, mais l'aumônier agissant sur de tout petits groupes, et leur abandonnant le reste de l'action.

Le cadre n'est plus seulement la paroisse, mais la région et le pays. Ainsi se bâtit l'Action catholique des jeunes, étonnante de variété adaptée, de jaillissement, d'ardeur conquérante. Le mot magique « la conquête » jette ces jeunes en avant, en troupes coordonnées, dans la vie de travail ou dans le jeu.

Chaque mouvement, pour conquérir, rend service. La J.O.C., la J.M.C. ont l'épargne, l'orientation professionnelle, les loisirs, les lectures.

La cellule d'action cherche à répondre au plus grand nombre possible de besoins vitaux.

Et chaque mouvement donne le sens social : on y apprend à se préoccuper d'autrui, on y apprend, par le jeu même de l'association, le maniement des associations; on s'y prépare à faire demain partie des grandes associations catholiques, d'action sociale.

La rationalisation va jusque-là : on n'occupe pas le jeune homme, on ne le protège pas, on l'oriente, on

en fait un homme, on prépare l'organisation sur le plan civique et sur le plan professionnel.

La formule nouvelle comporte la spécialisation, l'esprit de conquête, l'organisation nationale imposant un dynamisme d'ensemble.

La spécialisation va d'ailleurs s'accentuant par la subdivision de plusieurs mouvements en branches. Pour la seule J.M.C., il y en a quatre : J.M.C. long-cours, J.M.C. pêche, J.M.C. Hydros (élèves des écoles de navigation), J.M.C. Cols-bleus.

A cette spécialisation professionnelle s'ajoute la spécialisation selon l'âge. La J.O.C. et la J.M.C. sont préparées par des mouvements pré-jocistes, pré-j.m.cistes. La spécialisation est en train de s'étendre au monde féminin : la J.O.C.F., la J.E.C.F., la J.A.C.F. sont désormais des réalités, et nous voyons la Ligue Nationale Féminine d'Action Catholique diviser elle aussi ses groupements de jeunes suivant les professsions.

L'esprit de conquête caractérise essentiellement chacun de ces mouvements de jeunes. Si le scoutisme reçoit parfois le reproche de manquer de cet esprit, c'est peut-être parce que le grand nombre des troupes sont composées de jeunes « garçons » de la bourgeoisie, pour laquelle le problème de la conquête ne se pose pas du tout de la même façon que dans la classe populaire. C'est sans doute aussi que le scoutisme n'est qu'une préparation de la conquête : le scout doit surtout conquérir quand il devient routier ; s'il a vraiment pris le sens scout, il doit à ce moment travailler sur la masse.

Cet esprit de conquête, qui nous apparaît comme une nouveauté, n'est, à dire vrai, que l'authentique esprit chrétien. On envisage difficilement comment des générations ont pu se considérer comme chrétiennes à qui manquait le sens apostolique. Celui qui a le Christ doit vouloir le donner ; celui qui a la Vérité ne peut pas la garder pour soi ; celui qui a la charité ne peut pas ne pas rayonner.

Il faut repousser vivement l'idée d'un christianisme indifférent au sort d'autrui. Dans ce qu'il a de plus

fondamental, le christianisme est social et conquérant. Plus encore que la prédication, l'existence des nouvelles œuvres enseigne cet aspect éternel de la religion chrétienne.

On comprend tout de suite que, pour utiliser les particularités professionnelles, une spécialisation des moyens d'apostolat, de la presse et des hommes va s'imposer. Des réunions collectives pour toute une région ou pour tout le pays, un journal unique, des aumôniers spéciaux par diocèse et pour tout le groupement, sont absolument nécessaires. Nous arrivons de la sorte à des organisations nationales dont le rôle n'est pas, comme certains l'ont cru, d'uniformiser le mouvement, mais de lui maintenir sa cohésion interne, malgré les adaptations locales et régionales, de lui garder une âme et de lui fournir à bon compte des instruments de conquête et de formation, comme le journal de masse et le bulletin des militants.

Chaque mouvement spécialisé qui veut entrer dans la vie et renouveler toute la vie va se préoccuper d'encadrer le jeune homme ou la jeune fille dans toutes les circonstances de leur vie. Et il le fera par ses services : Service d'orientation professionnelle, service de placement ou d'embarquement, service des lectures, service des loisirs, service d'épargne, service du parrainage. Le jeune ouvrier ou jeune marin se déplaçant de ville en ville ou de port en port retrouvera partout son œuvre, des copains, des appuis. Il ne sera pas isolé dans la vie; il fera partie d'une grande famille. Nulle part, il ne sera orphelin. S'il est apôtre, il retrouvera partout les mêmes possibilités d'exercer son action; s'il ne l'est pas encore, il retrouvera partout les mêmes moyens de le devenir : La retraite, la récollection, le cercle d'études, la réunion de masse, la semaine d'études.

Un peu comme le soldat, de garnison en garnison, se retrouve chez lui, le chrétien du XX^e^ siècle, perpétuel errant, doit se retrouver chez lui partout où il passe. L'armée représente une rationalisation de l'effort militaire; l'action catholique, sous ses formes nouvelles, représente une rationalisation de l'action apostolique.

S'il s'agit non plus de l'action catholique des jeunes, mais de l'action catholique des adultes, nous y reconnaissons la même tendance à la spécialisation. Ou bien les grands mouvements nationaux d'abord uniques consentent à se spécialiser, ou bien ils restreignent leur action. C'est ainsi que la Fédération Nationale Catholique ne sera plus toute l'action catholique des hommes; à côté d'elle, d'autres œuvres s'avéreront nécessaires, particulièrement les Secrétariats sociaux, comme à côté de la ligue féminine d'Action catholique, l'Union Féminine Civique et Sociale aura son rôle à jouer. Certaines professions féminines très spécialisées, comme les infirmières, auront leurs groupements régionaux fédérés dans une Union nationale.

On le voit, si rien n'est nouveau dans l'esprit de conquête, l'organisation à laquelle nous aboutissons pour réaliser la conquête est quelque chose de nouveau. Le diocèse et la paroisse ne sont plus le cadre exclusif de l'apostolat : la cellule d'action devra se construire désormais dans le domaine de la vie, l'atelier, l'usine, la région industrielle, la circonscription politique, le métier.

Par la force des choses, dans chaque diocèse la direction des œuvres va devenir un organisme important. Si intelligent et si actif qu'il soit, si habile qu'il puisse être à se faire aider, le directeur des œuvres uniques devra se reconnaître incapable de s'adapter à tous les cas, de se spécialiser dans tous les sens, de maintenir la hiérarchie des œuvres. Il sera fatalement débordé, et de plus en plus devront s'adjoindre à lui des sous-directeurs très spécialisés, qui s'occuperont à la fois ou parallèlement de l'action catholique de formation et de conquête, et de la pénétration sociale.

L'ancienne division des services : action catholique des hommes et action catholique des femmes, tend à faire place à l'action catholique des groupes professionnels comprenant à la fois les femmes et les hommes.

A côté de l'action catholique proprement dite, des centres d'action sociale spécialisée s'établiront peu à peu sous la forme la plus courante de secrétariats sociaux. Ces secrétariats sociaux comporteront des

sections diverses, ou bien seront spécialisés afin de répondre aux besoins de l'artisanat, de l'agriculture, des ouvriers, des marins, etc...

Un véritable état-major diocésain nous apparaît donc nécessaire. Le directeur des œuvres n'est plus l'homme qui parcourt le diocèse pour essayer de lancer à la fois toutes les œuvres : c'est le chef d'état-major de l'évêque pour l'action catholique. De ses bureaux il anime tout le diocèse, n'intervenant directement que dans les grandes occasions; mais il est aidé par des chefs de service compétents, étroitement spécialisés en vue de la formation, de la conquête et de la pénétration sociale.

Un problème important se pose : La direction des œuvres, la « Centrale d'Œuvres » si l'on veut, va-t-elle traiter directement avec chacune des paroisses, ou bien va-t-elle envisager, par archiprêtré ou par doyenné — qui correspondent assez souvent aux subdivisions administratives et aux régions économiques —, une centralisation subordonnée? Il est bien difficile, pour encore, de répondre à cette question. Certains diocèses sont déjà avancés dans cette voie de décentralisation; d'autres semblent tenir à l'unité autour de la direction des œuvres. N'en n'arrivera-t-on pas, peu à peu, à redonner aux archiprêtrés et aux doyennés plus d'importance réelle, et à doubler chaque archiprêtre et chaque doyen d'un directeur d'œuvres régional ou de canton, qui assurerait la liaison constante entre l'action paroissiale et la direction des œuvres? L'autorité de l'archiprêtre et du doyen en serait accrue. Il semble difficile d'imaginer que l'on puisse, pendant longtemps, établir des prêtres chargés, pour une région, de l'action catholique spécialisée ou de l'aumônerie de l'action sociale sans qu'archiprêtres et doyens puissent dire leur mot.

III. — *Rationalisation des méthodes d'action*

L'un des grands avantages de la spécialisation, c'est l'adaptation des moyens de formation et des moyens

de conquête, c'est la possibilité « d'administration », au sens fayolien du mot, de la conquête.

J'ai affiché sur ma porte une page centrale de *l'Équipe Ouvrière*; le titre :

La Formation des Dirigeants

Nos semaines d'Études Régionales
A Juilly, Arras, Rennes, Reims, Toulouse, Villefranche, toute la France ouvrière des jeunes se rencontrera

Le programme?

Les militants sont responsables de la conquête:
ils doivent :

1) connaître la masse à conquérir,
2) établir un plan de conquête,
3) se répartir le travail de conquête,
4) veiller à l'unité d'action,
5) encadrer et former les sympathisants.

Ceci fera l'objet des 5 rapports, suivis de 5 communications pratiques parallèles :

la carte professionnelle,
les fichiers de quartier, d'usine, de groupements,
le plan et le calendrier de la conquête,
le carnet du militant,
l'organisation méthodique de la tutelle.

C'est bien la rationalisation de l'apostolat. Et je retrouve tout à fait la méthode Fayol :

1) prévoir,
2) organiser,
3) commander,
4) coordonner,
5) contrôler,

avec toutes ses précisions, ses fichiers, ses tableaux d'organisation, ses prévisions à court terme et à long terme, etc...

IV. — *La rationalisation des efforts*

Nous voyons, dans notre apostolat moderne, la fonction administrative prendre de plus en plus d'im-

portance (pour l'apostolat individuel et collectif).

Avant les méthodes nouvelles, il n'y avait pas besoin d'administration pour préparer un sermon; on y pensait dans les quelques jours précédents. Pour confesser et diriger, on se fiait à son jugement et au souffle de l'Esprit.

La recherche des ressources pour les œuvres paroissiales, l'organisation du budget paroissial, tout cela c'était très peu de chose à côté de l'administration des œuvres nouvelles. La tenue des fichiers, la préparation des journaux, la mise à jour des abonnements, la perception et la vérification des versements, la classification des dossiers, tout cela exige une préparation spéciale, l'apprentissage de la fonction administrative et du travail rationnel de bureau, l'utilisation des méthodes modernes de travail. Si l'on veut s'en tenir au carnet et au cahier, si l'on n'utilise pas le matériel moderne de comptabilité et de classement, si l'on n'a pas les notions de gestion, tout le plan de conquête sera vain.

Les mouvements nationaux, les directions diocésaines d'œuvres, les sous-directions régionales, doivent comporter des bureaux modernes, où le travail est rationalisé. Il ne faut pas qu'on en soit réduit à écrire encore à la main, ou à employer des dactylos qui épellent leurs lettres.

Dans les paroisses elles-mêmes, dans combien de cas le salon du presbytère à allure bourgeoise devra-t-il faire place au bureau de renseignements, au secrétariat populaire?

V. — *Comment réaliser l'harmonie*

Nous sommes toujours ramenés à la paroisse. Elle continue d'être la société religieuse de base. C'est de ce côté d'ailleurs que se pose, avec le maximum de difficulté, le problème de l'adaptation.

A côté de l'action cultuelle et sacramentelle du prêtre et de son action personnelle sur les individus et la

famille, il faut désormais organiser dans la paroisse l'action de conquête. Le prêtre doit chercher à donner, du haut de la chaire, dans son enseignement à tout son peuple, l'esprit de conquête, à remettre en valeur l'aspect social du christianisme, l'obligation de justice et de charité de se dévouer pour les autres, de se préoccuper d'autrui, d'assurer le bien commun de la cité, de ne pas accepter que des frères n'aiment pas Dieu et ignorent le Christ.

Quand le prêtre isolé dans une localité ne s'adresse qu'à des paroissiens exerçant à peu près tous la même profession, il lui sera facile de se spécialiser, de devenir un aumônier jaciste par exemple, et même correspondant du secrétariat social diocésain en ce qui concerne les questions agricoles. S'il y a plusieurs prêtres dans la paroisse, ce sera généralement plus facile; chaque vicaire pourra recevoir la charge d'un groupe de professions. Il y aura le vicaire des œuvres agricoles, le vicaire des œuvres ouvrières. Dans cette paroisse nombreuse avec un nombre suffisant de prêtres, toute l'organisation de l'action catholique pourra se faire sous le contrôle immédiat du clergé local, en liaison bien entendu avec la direction des œuvres.

Mais, dans beaucoup de cas, cette organisation théorique sera impossible. Le prêtre isolé se trouvera trop âgé pour s'adapter, pour étudier à fond les méthodes nouvelles, pour acquérir la compétence technique et économique. Il n'aura plus la souplesse ou la santé qu'il faudrait pour devenir un aumônier spécialisé. Dans beaucoup d'autres paroisses, le nombre des prêtres ne sera pas suffisant pour que chacun ait les loisirs de la spécialisation et des possibilités d'action spécialisées. D'ailleurs, un bon nombre de prêtres, malgré leur bonne volonté, n'auront pas ce qu'il faut pour réussir dans cette voie de la spécialisation. Ils seront débordés par le service courant, les enterrements, les baptêmes, les mariages, les services pour les morts, les visites aux malades, le patronage, etc...

Malgré des essais dispersés, on tient encore en France exagérément à la présence du prêtre dans les cérémonies. Le prêtre est mangé par les courses au

cimetière, au moment où il aurait bien besoin d'être libre pour réfléchir, pour revoir sa doctrine, pour préparer l'action en profondeur. Mais les faits sont les faits : il faut s'incliner. Et tout en désirant que le clergé soit plus libre pour son action principale, il faut, hélas! admettre que pendant longtemps encore il sera pratiquement débordé.

Nous devons ainsi envisager des suppléances à l'action paroissiale pour la conquête et pour la pénétration sociale. Tous les prêtres ne sont pas aptes à l'action spécialisée, mais il y aura par doyenné, par archiprêtré, par diocèse, des prêtres spécialisés, ayant reçu une formation technique, économique, administrative; et ceux-ci pourront rendre possible dans les paroisses, avec l'agrément du curé, la création et le bon fonctionnement des mouvements spécialisés et de l'action sociale.

Tel curé qui, autrefois, avait trois ou quatre vicaires, et qui doit se contenter maintenant d'en avoir deux, admettra qu'à côté du ministère courant il y ait le ministère d'action catholique spécialisée, et qu'en somme le prêtre délégué par l'évêque pour venir travailler chez lui à l'Action catholique est encore son vicaire dans ce secteur spécial.

L'un des rôles des prêtres spécialisés détachés à l'action catholique ou à l'action sociale, ou ayant reçu cette fonction d'une façon spéciale pour un doyenné, un archiprêtré ou un diocèse, sous le contrôle du doyen, de l'archiprêtre ou du directeur des œuvres, sera la coordination des actions paroissiales. Puisque chaque paroisse est intéressée à la bonne marche du mouvement total, puisque l'action exige de s'étendre sur le plan diocésain et national, il faut admettre une coordination des efforts. On en arrive ainsi à la nécessité, pour exercer l'action apostolique totalisée, de cadres multiples : à la base, le cadre du clergé paroissial, aidé et stimulé au besoin par un cadre spécial de clergé extra-paroissial spécialisé; dans chaque paroisse, un cadre de l'action laïque purement paroissiale, et par diocèse, et parallèlement à ce qui se fait pour le clergé, un cadre de l'action laïque supra-paroissiale.

VI. — *Conclusion*

Avant tout, il nous faut des âmes apostoliques totalement gagnées par le désir de communiquer Dieu, de faire connaître le Christ. Il faut des âmes capables d'abnégation. L'action catholique, pour vivre, exigera de ces apôtres : l'oubli de soi. Ce qui compte avant tout, c'est l'esprit de conquête. Il faut absolument le redonner aux élites chrétiennes par une formation plus profonde des clercs et des laïcs. Les séminaires ont ici la principale responsabilité; selon le souffle qu'ils sauront donner aux jeunes prêtres, tout le peuple chrétien sera gagné à la conquête ou végétera dans l'égoïsme. La culture théologique, loin d'être moins nécessaire par suite des nouvelles formes de l'action, l'est plus que jamais. Le prêtre d'aujourd'hui doit être capable de tout rattacher à Dieu. Il faut pour cela qu'il ait très clairement dans l'esprit sa synthèse théologique. Pour prendre position devant des problèmes nouveaux qui ne sont pas prévus dans les manuels, il faut qu'il soit capable de juger lui-même; pour avoir le courage d'affronter la vie apostolique avec ses difficultés inouïes, il doit se rendre compte que son effort est dans le plan divin; pour vaincre dans l'action les susceptibilités, pour ne pas s'arrêter aux questions d'amour-propre, de droit personnel ou de droit paroissial, il faut qu'il ait profondément le sens du Christ. Tout ce que nous pouvons lui souhaiter de qualités administratives, de qualités de chef, vient après cela. Qu'il rationalise son apostolat, oui, c'est indispensable pour le succès total de l'Eglise, mais par-dessus tout, qu'il soit un saint! En définitive, ce n'est pas sur les moyens de son action humaine qu'il doit s'appuyer, c'est sur Dieu. Encore est-il que Dieu attend de lui le bon usage des talents reçus, encore est-il que Dieu attend de lui de ne point combattre en tirailleur, mais dans le Corps mystique du Christ, en liaison avec tous les membres. Et c'est tout ce que nous voulons dire en demandant que l'apostolat soit rationnel.

★ ★ ★

Les Journées Universitaires de Besançon

C'est dans la vieille capitale de la Franche-Comté, blottie modestement au pied de sa citadelle, que les membres catholiques de l'enseignement public ont tenu cette année leurs assises pascales. La réception qui attendait les pèlerins, affectueuse et méthodique, était bien faite pour les habituer à cette accueillante cité, et la paroisse universitaire, si aimablement haranguée par Mgr Panier et le professeur Delanne, ne tarda pas à retrouver au bord du Doubs son activité coutumière.

Ce furent tout d'abord de belles et émouvantes cérémonies liturgiques. La cathédrale Saint-Jean, seule église bisontine assez grande pour contenir le flot pressé des visiteurs, leur offrit généreusement l'hospitalité de sa large nef autour de laquelle court une si belle galerie tout ajourée de fenêtres et colonnettes. En une première allocution l'abbé Paris, aumônier des Journées, eut vite fait de tous ces cœurs vibrants et fraternels une âme commune tournée vers le Père et L'implorant pour le succès de Sa Parole. La messe dialoguée du mercredi, la grand'messe chantée du jeudi, réalisèrent comme de coutume une communion liturgique, intime et forte, qui fit régner sur toutes les Journées une atmosphère de ferveur et de charité profonde. Puis ce fut l'ascension en tram ou par petits paquets d'amis vers la belle basilique de Saint-Ferjeux, où les Bisontins comblés par l'Espagne et par Louis XIV d'églises baroques se sont payé récemment le luxe d'une des plus belles églises byzantines de notre pays, à la voûte puissante et forte, aux nobles fresques, à la crypte vaste et recueillie : c'est là que nos amis descendirent en procession, chantant suivant leur liturgie ordinaire les litanies des saints et tout spécialement des saints ancêtres de l'Université de France. Enfin ce fut le pieux pèlerinage à la tombe de notre ami Martel, dans ce cimetière de Baume-les-

Dames, battue par la pluie fine et douce, et le dernier salut, et les dernières hymnes dans le décor prestigieux de la vieille abbaye de Luxeuil, sous le patronage héroïque de saint Colomban.

Mais la partie doctrinale des Journées n'en demeura pas moins un pôle important d'attention et de méditation approfondie. Les universitaires, qui avaient l'an dernier à Bordeaux suivi l'Église universelle sur les routes les plus lointaines de l'apostolat missionnaire, se repliaient cette fois sur eux-mêmes et sur la considération de problèmes plus immédiats : « *La famille et l'enseignement* », tel était cette année le thème central de nos séances d'études. Il apparut à l'importance des rapports et à l'animation des débats que ce sujet n'avait laissé personne indifférent. La première étude, due à M. Doucy, professeur de philosophie au lycée de Tourcoing, traitait avec une parfaite objectivité ce délicat problème des rapports de fait et de droit entre la famille et l'école. Il nous montra que l'opposition parfois ressentie entre les deux institutions vient d'une fausse conception des « droits » solidifiés et sclérosés de la famille et de l'État : il nous exhorta tous à renoncer, et comme pères et comme professeurs, à cette mentalité de « propriétaires » ayant tracé pour nos enfants des destins déjà définis et assurés contre tout risque vital. Sa conclusion, où se manifestait une générosité aussi profonde que contenue, fut un hymne péguyste à la gloire de l'enfance rétablissant l'Espérance dans un monde vieilli et las.

L'aspect pédagogique du problème fut le lot de M. Icole, professeur de physique au lycée Blaise-Pascal. Envisageant la nature et la portée d'un enseignement familial, notre excellent collègue n'eut pas de peine à établir l'importance capitale de cette formation dans une éducation privée de ses fondements religieux. Il insista avec force sur la nécessité de donner à l'enfant le tableau de familles fortes, unies, solidement groupées autour du foyer commun, et cependant ouvertes à tous les souffles de la vie. Au point de vue théorique il souligna avec compétence combien les différentes disciplines de nos classes se prêtaient à un enseignement familial, et en particulier comme notre littérature française, riche en beaux textes chrétiens, permettait d'excellentes analyses orientées dans ce sens.

Enfin M. Madaule, professeur au lycée Rollin, brossa dans une fresque vigoureuse les différents aspects de la vie familiale de l'enseignant. Il en montra l'inépuisable variété, depuis l'institutrice isolée qui sur son traitement modique vient en aide à ses vieux parents, jusqu'au professeur de grand lycée que d'innombrables copies pourchassent à un foyer débordant de vie et parfois de tumulte. Il analysa avec profondeur toutes ces vies, toutes ces expériences diverses et leur valeur spirituelle. Il nous donna des règles pratiques de collaboration conjugale et de pédagogie paternelle, mais surtout il nous exhorta à faire rayonner inépuisablement chez nous et en dehors notre charité d'enseignant et notre générosité de patriarches. De sa leçon magistrale se dégageait un bel hymne à la vie, vie lourde mais vie intense de tant de nos collègues, où les joies et les tristesses, multipliées par la Providence, attestent la fécondité d'un destin et la réalisation d'un christianisme intégral.

L'exposé de Madaule, en nous révélant les uns aux autres le sens le plus caché de nos existences, avait bien atteint son but : celui de reformer sur le plan de l'amitié fraternelle la grande famille universitaire déjà recueillie dans l'unité de sa vie mystique et liturgique. C'est donc dans un cœur particulièrement unanime que la dernière de nos séances vint ranimer le souvenir toujours présent de notre cher Antoine Martel, mort à Besançon en 1931. Les deux témoins de son apostolat intime, Perret et Pons, n'eurent point de difficulté à le rendre à nouveau présent parmi nous, avec sa modestie profonde du « serviteur inutile », avec son héroïque entêtement à prendre l'Évangile au pied de la lettre, avec son amour profond de l'humanité souffrante et son espoir invincible dans le règne de Dieu. Oui certes, autour de cette grande mémoire, dont la fécondité spirituelle n'est point morte parmi nous, les Universitaires Catholiques se sentaient plus que jamais devenir une grande famille.

Et l'on se sépara de nouveau, plus riches et mieux unis en attendant de se retrouver, s'il plaît à Dieu, sous la houlette de Zeller et de l'abbé Paris, dans l'allégresse de Pâques, sur les coteaux de Poitiers-la-Romane, aux Journées de 1936.

Pierre Mesnard.

Jeunes chrétiens face à la vie

Maurois a fort bien défini l'espèce de sentiment qui nous étreint tous quand nous pensons aux conditions de notre vie présente. « Tout se passe, dit-il, comme si une immense erreur était commise par une foule dont on ferait partie, que l'on voudrait arrêter, guider, et dont on ne pourrait que subir, sans les comprendre, les mouvements. Chômage universel, famines, proscriptions, meurtres publics, les générations qui précédèrent la nôtre avaient pu se croire délivrées de ces formes antiques du malheur... Pourquoi notre temps voit-il le désordre et la violence reprendre le terrain perdu?... »

Sommes-nous condamnés à subir cette force mauvaise? Si tous les chrétiens *unis, organisés*, donnant à Dieu toute la mesure d'amour et de dévouement *qu'il faut donner*, le veulent, pourront-ils « arrêter » et « guider » cette foule, donner une nouvelle impulsion au monde?

C'est la question que se sont posée, en leurs journées nationales d'études, les dirigeants de l'A.C.J.F., les 27-28 avril dernier, à Pontoise. Pendant ces deux jours, le collège Saint-Martin abrita l'élite dirigeante de nos divers mouvements spécialisés et mit ainsi en contact direct ouvriers, paysans et bourgeois. Aux séances d'étude on traita des questions *apparemment* profanes : *l'insécurité de notre jeunesse dans la société moderne* (Pierre Dietsch); *du libéralisme à la dictature économique* (Georges Le Brun Keris); *l'évolution socialiste et les tentatives de redressement économique* (Jacques Deschamp); *syndicalisme et organisation professionnelle* (Étienne Videcoq); *notre jeunesse et l'avenir des milieux bourgeois* (Jacques Bonnichon), *notre jeunesse et l'avenir de la paysannerie* (Maurice Fauveau), *notre jeunesse et l'avenir du salariat* (Paul Hibout) — et cependant nous nous sentions, écoutant, discutant ces rapports, en pleine chrétienté, en plein labeur

spirituel, au sens le plus pur du mot. Et Marc Schérer, le philosophe de ces journées, dégagea bien dans son rapport final ce sens spirituel de l'effort temporel que la jeune génération veut accomplir dans nos milieux paganisés. Nous sommes ici, il est vrai, en présence d'une conception un peu nouvelle de la vie spirituelle, et c'est cela que je voudrais signaler.

●

On imagine trop la vie spirituelle comme une vie purement intérieure, cette vie du « cœur inquiet » qui porte l'homme à chercher un remède à la mort et à s'unir à Dieu comme principe d'immortalité. « Mon âme et mon Dieu », disait Newman. Mais définir la vie spirituelle par son « intériorité » c'est la caractériser par un de ses modes qui n'est ni le plus profond ni le plus essentiel : il ne colore même pas l'ensemble de notre vie morale. Nous risquons de fausser ainsi toutes les perspectives et de trop concevoir notre vie chrétienne comme un « anthropocentrisme » ou comme un « solipsisme » béat, quelquefois dérangé par les événements du dehors.

La vie de l'esprit, il est vrai, s'élève *de nous en nous*, et c'est bien en définitive cette âme, centre de la personne, qui sera perdue ou sauvée : cela ne veut point dire, pourtant, qu'elle se sauvera par un mouvement *individualiste*.

Remarquons-le, tout notre essor intérieur est explosion d'une force qui d'une certaine manière crée en nous la pensée et l'amour : nous formons ainsi notre âme en perfection, mais quel est le sens profond de cette perfection de l'esprit ? Toute la pensée et tout l'amour de l'homme manifestent un besoin invincible d'issue, d'élan au dehors, de connaissance et de possession objective. Il nous faut donc admettre que toute cette vie s'épanouit en relations. Notre vie spirituelle n'est pas essentiellement *intérieure*, elle est essentiellement *relative* et « extatique » : elle se conçoit comme un transport, comme un don de soi dans la connaissance des merveilleux rapports qui nous unissent à Dieu et *tous en Dieu*.

●

C'est d'une telle conception que procède l'élan de notre jeunesse chrétienne actuelle. Elle a vraiment la hantise de

faire passer dans la vie — dans la vie incarnée, celle du bureau, de l'usine, des champs — l'esprit chrétien qui l'anime. Cette simple résolution pose à la raison des problèmes immenses, complexes, difficiles à résoudre du seul point de vue de la pensée, plus difficiles à réaliser dans les conditions actuelles de l'existence.

Ces conditions s'avèrent hostiles à l'esprit chrétien. Quel vrai chrétien n'étoufferait dans les milieux de travail à l'usine, à la banque, sur le bateau ou le rail? Partout triomphe un matérialisme pratique audacieux et sans scrupules; le principe de moralité met un homme en état permanent de défaite sur le champ de bataille de la vie. Comment vivre en chrétien dans ce monde où il faut pourtant vivre?

On pourrait retourner la question. Comment la masse de chrétiens qui forme le fond de notre population a-t-elle laissé un tel état d'esprit envahir nos mœurs publiques et nos institutions? L'ensemble de tous les enfants de France est passé par nos catéchismes ou même par nos écoles. L'effort d'éducation chrétienne paraît immense. Le résultat est désespérant. Avons-nous conçu notre religion comme une religion de vie, capable de tout animer, de tout soutenir, de tout transfigurer?

Si l'audace nous a manqué pour construire la cité temporelle selon l'esprit du Christ, n'est-ce point la conséquence d'une « mystique » trop individualiste, trop tournée vers le seul intérieur, trop craintive et trop négative?

La jeunesse chrétienne qui monte tourne le dos à ces conceptions. Heureux signe! Nous pouvons beaucoup espérer de ces jeunes qui seront demain les formateurs et les meneurs de la masse catholique, parce qu'ils portent en leur esprit cette certitude qu' « il est possible, comme dit Marc Schérer, d'établir par l'intelligence des besoins de chacun, par la vertu de renoncement qui est une des figures de l'intelligence, par la collaboration des chefs qui est l'épreuve pratique de cette intelligence, une communauté organique des âmes et des travaux », une communication entre la grâce intérieure et toutes les fonctions de la vie. Il nous faut tous avancer résolument dans cette voie si nous voulons refaire une chrétienté.

E. L.

Notre enquête

Notre enquête est en bonne voie. Nous avons déjà reçu un certain nombre de réponses très intéressantes. Certaines nous font craindre, cependant, que le sens de notre enquête n'ait pas été bien compris de tous, faute d'une lecture bien approfondie du questionnaire.

Il ne s'agit pas de diviser ni d'opposer la paroisse et les mouvements spécialisés, mais de les distinguer pour les aider à mieux coordonner leur action.

Si le problème de la paroisse et des mouvements spécialisés a été présenté dans le questionnaire d'une manière complète et objective, avec tous les arguments pour et contre, c'est uniquement pour bien le poser. Il est évident que les rédacteurs de l'enquête ne prenaient pas, par le fait même, à leur compte, les objections formulées, soit contre la paroisse, soit contre les mouvements spécialisés. La seule manière de faire avancer une question, n'est-ce pas d'en poser les données d'une manière très sereine, mais aussi avec toute la franchise qui convient à des hommes d'œuvres aux prises immédiates avec le réel?

Nous prions nos amis de nous envoyer leur réponse sans tarder. Il nous faut, en effet, le temps de les dépouiller avec soin en vue d'une publication méthodique que nous souhaiterions commencer dès notre numéro d'octobre.

Nous pouvons envoyer gratuitement le questionnaire tiré à part à ceux qui nous en feront la demande.

LECTURES

TÉMOINS DU DIVIN

L'hagiographie est un genre à la mode : les bons écrivains se mettent à écrire la vie des saints. Heureusement! Il nous arrive maintenant de lire avec agrément un genre d'ouvrages qui passait à bon droit pour des plus fastidieux.

Parmi les nouveaux saints, Thomas More a la faveur du public. Son humanisme, son *humour*, son art prestigieux, sa lucidité étonnante, son désintéressement et sa modestie, son courage et son destin tragique, font de ce saint un type d'homme à la fois familier et sublime : il nous touche de près, mais toujours nous élève sans jamais nous brusquer. Il nous conduit ainsi jusqu'à la vision de son sacrifice, dont ses derniers mots nous disent tout le sens : « Je meurs loyal à Dieu et au roi, mais à Dieu avant tout. » Le beau livre de Daniel Sargent, que M. Maurice Rouneau vient de traduire en un français élégant et sobre, nous fait opportunément connaître cette figure singulièrement attachante (1).

Cette biographie récemment parue aux États-Unis analyse avec beaucoup de finesse et un art émouvant la psychologie de More. Daniel Sargent est lui-même un humaniste chrétien. Sa carrière le prédestinait à comprendre son héros et à nous le faire aimer : né à Boston en 1890, élevé dans un milieu « unitarian », imprégné de l'esprit d'Emerson, après avoir étudié la philosophie à Harward, visité l'Allemagne et l'Italie, combattu en France (1917-1918), il s'est converti à la foi catholique en 1919. Il a depuis enseigné l'histoire de la littérature anglaise à Harward. Tout révèle dans son ouvrage cette compréhension d'un homme et d'un milieu que seul

(1) *Thomas More*, 1 vol., Desclée de Brouwer.

peut donner un familier commerce avec la littérature du temps.

Nous venons de recevoir aussi un *Saint Jean Bosco* de Ghéon (1), où nous voyons que l'art dramatique de l'auteur sert admirablement son talent d'hagiographe. Pour saisir et camper son saint, donner du relief à ses traits, trouver le secret de son ressort et le faire jouer devant nous sur la scène de Dieu, Ghéon obéit instinctivement aux lois du théâtre : il nous donne ainsi un personnage *vivant*. Il est vrai que saint Jean Bosco se prête à merveille à cet art. Acrobate, journaliste, brasseur d'affaires, au surplus thaumaturge et merveilleux apôtre, ce « prince de sainteté » nous offre le spectacle d'une activité pittoresque, inlassable, toute tournée vers les hommes et jamais absente de Dieu. Tel nous apparaît le saint Jean Bosco de Ghéon.

Il nous faut enfin signaler, dans cette brève chronique, le livre de Jean Balde sur *Madame Élisabeth* (2). L'auteur de *La vigne et la maison*, de *Reine d'Arbieux*, met ici son talent de romancière au service d'une cause chère à beaucoup. Elle a suivi la pente de son cœur en écrivant cette vie. Elle n'avait qu'à dire la pure vérité pour nous amener à suivre aussi cette pente. Elle nous fait aimer cette grande figure de notre histoire, dont elle a pu fort justement écrire : « Ce qui est magnifiquement loyal dans cette âme, c'est la pureté. C'est aussi la fidélité ! Madame Élisabeth est un type de la vieille France. Pourquoi pas de la France tout court? Elle en a l'allant et le rire, le courage et le naturel. Il y avait en elle l'étoffe d'un roi. Et peut-être — sa cause de béatification a été introduite à Rome le 25 septembre 1929 — l'étoffe d'une sainte ! »

L'Église mettra-t-elle sur les autels la sœur de Louis XVI? Le livre de Jean Balde nous le fait désirer vivement.

JEAN CAPRAIS.

(1) 1 vol. chez Flammarion.
(2) 1 vol. chez Spes.

Formation religieuse des enfants

Pour les éducateurs

La production est abondante. Presque rien n'en est absolument négligeable. La lecture de tous ces ouvrages témoigne d'un besoin très généralement éprouvé de renouvellement et d'un effort à la fois généreux et timide. Généreux, parce que tous nous sentons bien qu'en l'Église toujours jeune la grâce de Dieu travaille dans ce sens, et que ce qui tombe de nos vieilles habitudes pédagogiques n'avait aucun droit sur notre foi ni celle de nos enfants; timide, parce qu'il est souvent délicat de démêler routine et tradition, méthode d'acquisition et matière d'enseignement, humain ajouté et divin fixe : alors on se cramponne. Une comparaison me vient à l'esprit : celui qui, pour escalader un mur, accrocherait son échelle au lierre qui le recouvre, risquerait fort la chute... Des millions de petits chrétiens sont en danger de tomber : nous ne les accrochons pas à l'essentiel... Bienvenus sont donc tous les ouvrages où nous sentons passer un souffle, faible ou fort, de rajeunissement.

I. — *Les Tout-Petits*

Les tout-petits sont les plus favorisés; la question cruciale du « texte à apprendre » ne tourmente pas encore leurs maîtres.

1. Chanoine Quinet, *Pour les tout-petits des Jardins d'enfants. Un peu de catéchisme par le dessin facile au tableau noir.* Éd. Spes, 1934. 1 vol. de 206 pp. 12 fr.
2. Abbé Poppe, *Manuel de la Catéchiste eucharistique.* Averbode, Belgique. 1 vol. de 236 pp. 7 fr.

3. Chanoines J. Flamion et A. Adam, avec la collaboration d'Une Sœur de N.-D. de Namur, *L'Enseignement religieux aux jeunes enfants, Troisième Partie : Explication des prières*. Wesmaël-Charlier, 1935. 152 pp. 10 fr.

4. Une Religieuse bénédictine, *Comment j'enseigne la Messe à mes tout-petits de 6 à 7 ans*. La Vie liturgique, Liége, 1934. Brochure de 52 pp. 4 fr. belges.

1. Le dessin au tableau noir a pour les tout-petits cet avantage sur les tableaux catéchistiques tout faits qu'on peut le simplifier autant que l'on veut, l'adapter exactement, et surtout, qu'il paraît vivre, sortant des doigts de la maîtresse à mesure que la leçon se déroule. Qu'on n'objecte pas : « Je ne sais pas dessiner », car voici des modèles schématiques, expressifs et faciles à copier (de Pierre Rousseau); et voici de charmantes leçons qui constituent pour nos benjamins tout un cours, bien intéressant à confronter avec l'ouvrage universellement apprécié : *Pour mes Tout-Petits* (qui, par comparaison, sont presque des grands).

M. le chanoine Quinet ne croit pas qu'il faille supprimer complètement toute représentation graphique de Dieu Créateur; tout au moins le croquis conventionnel qu'il adopte, « sans yeux, sans bouche, sans oreilles », pour Celui qui voit et entend tout, pourra-t-il, je crois, stimuler la pensée symbolique sans imposer d'image gênante.

Pour distribuer aux enfants : « Mon Cahier à colorier ».

2. L'abbé Poppe, de sainte mémoire, exerça son apostolat en Belgique à l'origine de la Croisade Eucharistique; en ce temps-là, la Croisade se définissait elle-même une œuvre d'*éducation* eucharistique. Comme si l'on voulait atténuer l'accent combattif du terme Croisade. Et j'entends bien que la formation intérieure, l'éducation profonde, restent le souci dominant de ceux qui savent pourquoi le Christ s'est fait nourriture. Mais... si ces choses vont sans dire, elles vont encore mieux en les disant, à une époque où le nombre tend à nous imposer ses lois déformantes. Comme l'abbé Poppe, à ce point de vue, était favorisé! Ses instructions évoquent des catéchistes entourées chacune de deux ou trois enfants. Est-

ce à dire qu'il excluait le grand nombre des enfants? Non certes; mais il obtenait le grand nombre des catéchistes.

Il faudra bien en arriver là! Souhaitons la restauration de la famille chrétienne, qui rendra son rôle religieux à la mère selon la chair; en attendant, suscitons des « mamans d'âme »; à condition de les bien encadrer, toutes les grandes filles pieuses de nos catéchismes sont aptes à cette tâche, qui leur est si bienfaisante à elles-mêmes, ainsi que le souligne l'abbé Poppe. On sait des paroisses où ce mouvement se dessine, grâce aux catéchistes « de carrière » qui s'y dévouent.

On attendait la réédition de ce manuel; il n'a pas vieilli; tout au plus adapterions-nous à la mentalité actuelle certaines pages sur la non-assistance à la messe, péché mortel; sur l'enfer, etc. (l'auteur lui-même constate que le tout jeune enfant n'est qu'exceptionnellement capable du péché mortel; il y a donc contradiction entre cette constatation psychologique et certains termes d'examen de conscience qui conviendraient mieux à de plus grands; car évidemment l'enseignement de l'Église n'a pas varié; mais l'adaptation aux divers âges commence à passer dans la pratique de cet enseignement).

Cette légère réserve faite, le lecteur prévenu par ailleurs qu'il rencontrera dans le texte certains belgicismes auxquels il sera vite habitué (pouvoir pour devoir, aller à communion...), il faut répandre ce manuel parmi les jeunes. Les grandes personnes savantes y reprendront contact avec les petits enfants : voilà comme ils sont, voilà comme on leur parle (ex. : une catéchiste fait route avec deux ou trois petits qui vont communier avec elle; on cause... « Sais-tu, Alice, ce que je vais demander au bon Dieu dans ma communion? Que Jésus guérisse ton petit frère. [...] Toi, que vas-tu demander? — *Je demanderai la même chose, Mademoiselle* » [p. 176]).

Elles y réentendront un conseil trop oublié : celui de l'absolue sincérité : « Il faut que la catéchiste éprouve elle-même à fond toute la laideur et toute l'ingratitude du péché véniel. [...] *Sinon toute cette leçon n'est qu'une comédie* » (p. 106). — « Remercie un peu le bon Dieu, Joséphine, parce que [...]. *Remerciez vous-même intérieurement, sans parler* » (p. 79).

La piété rejoint la psychologie. Nous souffrons souvent de

voir des éducatrices faire prier des enfants sans prier elles-mêmes, sinon de bouche, parce qu'elles étaient occupées à autre chose; qu'elles fassent les gros yeux, ou qu'elles surveillent derrière leurs paupières entre-bâillées, le résultat est le même...

Nous savons déjà tout cela, diront-elles? et ce livre est plein de puérilité? Non; plein de vérité, de vie, d'*accent*. Ce qu'elles ne savent pas, très souvent, ce sont les limites du petit enfant. Comment rester longtemps, sans redites, sans ennui, sur une idée élémentaire, l'abbé Poppe le leur apprendra.

Pour guider les catéchistes, ajoutons que le programme détaillé dans ce manuel est précis et limité, tout au contraire du gros volume signalé ici l'année dernière : « *Maman, je voudrais communier* », auquel on a pu reprocher d'être trop touffu. Il est aussi moins didactique que le bel ouvrage de l'abbé Quinet *Pour mes tout-petits*. Avec ce dernier on donne une préparation complète à la première communion qui peut suffire aux enfants de 7 et 8 ans; le présent manuel ne dit rien qui ne puisse être assimilé par de bien plus jeunes, et, comme son titre l'indique, reste spécifiquement eucharistique.

Il sera bon, — car il n'insiste pas assez sur le rapport messe-communion, — de le compléter par *Comment j'enseigne la messe à mes tout-petits* (p. 328) dès que ceux-ci sauront un peu lire.

3. La chère et sainte Sœur Chantal, principal auteur de ce Cours d'Enseignement religieux, mettait la dernière main à ce 3e livret quand le Seigneur la rappela à lui au printemps dernier (1). Elle a toujours signé « Une Sœur de N.-D. de Namur ». Ses collaborateurs lèvent aujourd'hui le voile de l'anonymat.

Cet effacement religieux la dépeint. L'humilité, c'est l'attitude de celui qui ne se regarde pas lui-même; c'était l'attitude de Sœur Chantal, qui conservait ainsi toute sa liberté d'âme pour aimer les efforts d'autrui; ceux qui l'ont connue s'en souviennent avec émotion.

(1) Les deux premières parties s'intitulent : *Jésus révélé à l'enfant — La vie chrétienne de l'enfant* (1925).

Et aussi Sœur Chantal a trouvé tout naturellement le contact avec les âmes d'enfants; la lecture de ces pages si vraies, si vivantes, si adaptées, en est une preuve : pédagogie vécue. Et pédagogie psychologique : les importants ouvrages de Sœur Chantal, qui font autorité : Méthodologie — Éducation — Psychologie — etc., témoignent de la solidité de son information et de sa méthode; elle est un guide sûr.

L' « Explication des Prières » reprend chacune des formules : Signe de croix — *Pater* — *Ave* — *Credo* — les 4 Actes — pour l'école enfantine et pour le degré inférieur de l'École Primaire.

4. L'auteur nous a donné l'année dernière le meilleur petit livre de messe pour les débutants (1). Cette brochure-ci, en 49 leçons, et à l'aide du « Premier Missel... », montre de la façon la plus pratique et la plus vivante comment l'auteur initie les tout-petits à ce qui sera le centre de leur vie religieuse pendant toute la vie. Elle ne veut pas qu'aucune catéchiste se fasse prisonnière de sa méthode : si souvent les réactions des enfants modifient en cours de route les préparations les plus précises! et il est bon qu'il en soit ainsi. Mais de la lire *met dans le ton*. On sent que ces leçons ont été faites à de vrais enfants, et qu'elles ont porté.

De vrais enfants? Oui; mais des enfants qui vont à l'école des Sœurs, à qui l'on peut faire tous les jours une leçon de religion et que leur famille maintient dans une atmosphère chrétienne à quelque degré. Il n'y a pas besoin de ponts. On peut, si l'on veut, dès la première leçon, enseigner le changement du Pain et du Vin. Comme les méthodes de formation profonde, dans toutes les disciplines, ont été découvertes par les éducateurs au contact des anormaux et appliquées ensuite aux normaux, et que jamais l'inverse n'a pu réussir, ainsi ne faut-il pas attendre des méthodes qui s'avèrent efficaces pour de petits chrétiens normaux un bon rendement vis-à-vis des anormaux de la vie spirituelle, nos petits enfants des milieux laïcisés. Car là il ne s'agit pas d'enseigner la messe, mais de préparer psychologiquement les esprits à pénétrer dans la mysticité de la messe. « Ceci est mon Corps »... on ne peut pas le leur dire le premier jour!

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, juillet-août 1934, p. 97.

Mais cette remarque n'est pas une critique, loin de là, pour les religieuses bénédictines qui savent très joliment se faire petites avec « leurs » tout-petits.

II. — *Pédagogie catéchistique générale*

5. Mgr Petit de Julleville, *Un essai d'organisation de nos catéchistes volontaires*. Secrétariat de l'Évêché, Dijon, 1934. 1 brochure 16 pp. 2 fr.
6. F. Cuttaz, *Pour le succès de nos Catéchismes*. Éditions du Cerf, 1934. 158 pp. 12 fr.
7. Henri Martin, *Précis de Pédagogie catéchistique*. Desclée de Brouwer (*Collection Problèmes d'éducation*), 1934. 1 vol. 160 pp. 10 fr.

5. Il fallait bien qu'on commençât quelque part. Dijon a commencé. L'organisation déjà porte ses fruits. L'exposition permanente, unique encore en France sous cette forme, est ouverte à tous et reçoit bien des visiteurs qu'elle fait rêver.

Mgr Petit de Julleville donne en ces 16 pages si pleines et si sobres le détail précis de l'œuvre qui lui tient tant à cœur. On n'aurait que faire ici d'un résumé; il faut acheter la brochure; l'autorité de son auteur suscitera des initiatives et enflammera des cœurs d'apôtres.

Comme dans les disciplines profanes, le maître des moyens — 8-9 ans — par la force des choses est plus difficilement éducateur que celui des petits; la fonction enseignante tend à l'accaparer. Aucun des trois ouvrages (1) « qui en cette seule année traitent de la pédagogie catéchistique convenable à cet âge ne méconnaît la primauté de l'éducation sur l'instruction; mais, suivant l'auteur, ils accordent à celle-ci dans celle-là une part plus ou moins intime. En d'autres termes, on peut traiter l'instruction comme une sorte d'obligation extérieure, ou bien essayer d'en faire l'intrument même de la formation intérieure; ceux qui disent : le catéchisme, c'est difficile pour des enfants, sont de la première catégorie.

(1) Nous ne parlons pas de celui qu'a signé l'auteur de ces pages, et qui a été analysé ici (*La Vie Spirituelle*, avril 1935, p. 78). N.D.L.R.

MM. Cuttaz et Martin ne le disent pas; mais ils insistent sur les difficultés de la discipline au catéchisme, ce qui revient peut-être au même.

6. Le Supérieur du grand Séminaire d'Annecy réunit dans ce volume une suite de conférences spirituelles données à ses séminaristes, dans l'esprit de Mgr Dupanloup : c'est dire, d'une part, qu'il s'agira surtout de catéchisme à la manière traditionnelle, d'autre part, que la piété, l'amour des enfants, une indulgence ferme, sont comptés parmi les premières vertus des catéchistes.

Je relève, p. 121, ce souhait : « Le principe, étant donnée l'actuelle nécessité de l'instruction religieuse, devrait être que le catéchisme commence et finît avec l'obligation d'aller à l'école. » Si je calcule bien, cela reviendrait, avec la prolongation scolaire, à huit années de catéchisme; et la cérémonie de sortie à 14 ans. Oui... On est beaucoup en France à faire écho au souhait de M. le Supérieur Cuttaz ! « Si, dans une région, tous les curés se mettaient d'accord... »

Si...

7. L'auteur manifeste un certain désir d'insérer dans la pédagogie catéchistique quelque chose des idées nouvelles en psychologie. Mais son expérience n'est-elle pas celle d'une pédagogie antérieure à ces idées? De sorte que certains chapitres présentent un caractère comme de transition. Par exemple (pp. 78 et 91) : « L'ordre idéal » apparaît ainsi, pour la mémorisation des leçons : « 1° explication brève; 2° première mémorisation (surtout mécanique); 3° explication définitive à laquelle s'appliqueront les règles complexes de l'article suivant [comprendre]; 4° mémorisation nouvelle plus intelligente. Ainsi on respectera et l'automatisme et la réflexion. »

Admettons que l' « explication brève » puisse être considérée comme efficace dans certaines conditions favorables (celle-ci surtout : le milieu familial a préparé un bon accueil à l' « explication brève »). Mais, dans la plupart des milieux, l'explication brève, pour débuter, est d'un rendement nul, d'où il suit que la première mémorisation ne sera *que* mécanique; quant à la mémorisation *intelligente*, elle se greffera difficilement sur la première.

En fait, dans ces milieux mal favorisés (personnellement je préférerais dire *tous* les milieux), il faut débuter par le travail intelligent. Et plutôt qu'*explication* il convient de dire ici *présentation*. Le texte, n'importe quel texte, même le texte mal adaptable à la psychologie enfantine, doit venir après une compréhension intuitive et profonde, — que les habituelles explications, toujours trop analytiques, assurent mal, — afin que l'enfant y reconnaisse, peu ou prou, des idées qui sont déjà en lui.

Je lis avec plus de plaisir (p. 8) : « Les manuels gradués de catéchisme s'introduisent de plus en plus. » Sans doute l'auteur est-il bien indulgent de compter parmi les gradations la permission donnée aux petits de n'apprendre que les questions marquées d'un astérisque; car celles-ci sont choisies en raison de leur importance plus qu'en raison de leur facilité. Mais comment abandonner du jour au lendemain le principe de la formule invariable, dans un enseignement qui a été conçu en vue des besoins apologétiques des adultes? Le Cardinal Gasparri ne nous a-t-il pas pourtant prévenus que le contenu seul de son petit catéchisme est obligatoire? il est vrai qu'il s'agit des tout-petits. Mais un pas de plus, et on adoptera un régime analogue pour les moyens; ce sera sans aucun inconvénient aux yeux de tous, quand le temps de la scolarité religieuse sera prolongé.

S'il fallait adopter un texte unique pour tous les âges, le rédacteur devrait égaler les Évangélistes, dont presque la moitié des pages sont compréhensibles pour tous (avec, évidemment, différents degrés de plénitude).

III. — *Liturgie*

8. Dom Gaspar Lefebvre, avec la collaboration d'Une Religieuse enseignante, *Manuel de Liturgie : Pour comprendre nos églises* (1er livre du Cours élém.). Apost. liturg., 1934. 56 pp. 3 fr. 50.
9. *Le Cahier de l'Avent* (n° exceptionnel de *La Croisade Liturgique à l'école*), se vend séparément. Apost. liturg. 3 fr. 50.

10. Abbé Desomer, *Jésus notre Maître*, Sa vie, sa parole, son œuvre, présentées par l'Église dans la liturgie. Apost. liturg. 176 pp. 22×14, illustrations. 6 fr. 50. (Ce premier livre commence à l'Avent et finit après l'Épiphanie.)

8. Nous aimons et admirons la belle et précieuse œuvre liturgique de l'Abbaye Saint-André. Ce n'est pas à dire que dans des milieux populaires malheureusement très étendus, où l'Église a presque toutes ses positions à reconquérir, les enseignements de la liturgie puissent être adoptés sans d'abord s'adapter et même se tempérer. Ainsi il ne faut pas dire à nos petits païens que nos églises matérielles sont un nouveau paradis terrestre, et que celui-ci était le symbole du Paradis céleste (p. 39), avant de les avoir amenés à se plaire dans la maison de Dieu. Certaines réformes doivent passer avant d'autres; celle de donner à tous les enfants de bonnes places à l'église et un rôle actif dans les cérémonies avant celle de convertir l'enseignement religieux en termes de liturgie. Sinon à l'ennui s'ajoutera le sentiment de « hors la vie », ou, pour mettre les choses au mieux, de factice et de trop subtil.

Mais, à des auditoires bien préparés et maintenus, dans l'ensemble, à un plan spirituel bien vivant, le magnifique et si divers symbolisme de l'Église sera une source de joie et d'enrichissement. Ce premier fascicule contient une foule d'explications symboliques bien groupées de ce qu'on voit dans nos églises considérées comme lieux du culte; les 2e et 3e fascicules expliqueront les textes et les rites. Il y aura un Cours moyen et un Cours supérieur. Le Cours moyen est actuellement publié dans *La Croisade Liturgique à l'école*.

Pour ceux qui ne connaîtraient pas encore cette utile revue (mensuelle — 5 fr. par an), rappelons qu'elle se compose de plusieurs fascicules, donnant chacun une partie du programme général; ainsi, actuellement, dans chaque « envoi » : 1° Le Catéchisme dans le Missel, 2° Manuel de liturgie, 3° Cours de chant grégorien pour les écoles. Puis, des planches de dessins à copier, et de personnages à colorier et découper, pour réaliser de petites scènes mobiles. Tout n'est pas au-dessus de toute critique : la méthode de modèles de dessin sur papier quadrillé est bien désuète, et les composi-

tions de Speybrouck (feuilles à découper) d'une complication dans les détails — plis des étoffes, boucles, ondes, flammes, etc.. — souvent bien agaçante. Il n'en faut pas moins reconnaître que les premiers donnent bien des schèmes symboliques d'une ingénieuse simplicité, et qu'il y a souvent de la grandeur dans les attitudes et les visages des figures de Speybrouck.

9. Mais le beau *Cahier de l'Avent* a fait appel à un autre collaborateur dont les croquis expressifs plairont sans réserve, je crois, aux maîtres et aux enfants; voir par ex. *Gaudete* (p. 46), Grandes Antienne O (pp. 49-62), Voyage de Nazareth à Bethléem (p. 64), etc., et ce grand panorama de *l'Année liturgique*, dont il sera reparlé à la rubrique *Matériel didactique*, parce qu'on peut se la procurer séparément, agrandie.

La *Croisade Liturgique à l'école* s'adresse à des milieux et surtout des âges assez divers; à chaque maître d'en utiliser ce qui convient à ses élèves. En particulier le *Cahier de l'Avent* leur offre une mine abondante de textes, d'explications et d'exercices. J'espère que les non-abonnés à la *C.L.É.* qui n'en ont pas eu le bénéfice pourront encore se le procurer; le calendrier les aidera à y faire les quelques modifications nécessaires. A moins que l'Apostolat liturgique ne le réédite en l'adaptant à chaque année? Il en vaut la peine; il présente, dans son ensemble, une valeur pédagogique incontestable. Que les personnes graves savourent ce conseil que je cueille au hasard, pour le 3e Dimanche : « Coloriez en rose la chasuble du prêtre, et revêtez votre âme d'une sainte joie »...

Le *Cahier de Pâques*, qui ne fut offert qu'aux abonnés, est moins riche. On nous promet un *Cahier de Noël*...

10. Les titres et sous-titres indiquent bien le service que peut rendre ce bon et consciencieux outil de travail. Chaque commentaire d'Évangile se présente sous forme de questions et réponses, donne avec précision tous les renseignements utiles et cite d'assez larges extraits des auteurs où il les puise (Dom Lefebvre, P. Lagrange, Prat, Auby, etc.).

Marie Fargues.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLIII

AVRIL 1935-JUIN 1935

Les Principes et la Pratique

R. Bernard. — La foi chez le prêtre. 113
— Le Christ objet de la foi chez le prêtre . . . 237
M.-G. Bernage. — L'onction chrétienne 5
R. Gar.-Lagrange. — L'assistance à la Messe, source de sanctification. 29
— L'esprit de foi et son progrès 138
J. Mahieu. — La Rédemption et la Messe. 14
R. Gar.-Lagrange. — De la confiance en Dieu 225
Sacerdos. — Nuit de l'âme. 251

Les Maîtres et les Modèles

H. Barbeau. — La théologie mystique de saint Bernard. . . 151
G. Bardy. — La spiritualité des Pères apostoliques : saint Clément de Rome 40
F. Cayré. — L'oraison selon l'esprit de saint Augustin . . . 255
J. Guitton. — La charité de l'intelligence : Madame Swetchine. 175
Ét. Lajeunie. — Le journal d'un jeune chauffeur de camion. 264
G. Thibon. — « Consummata » d'après sa correspondance . . 279
V.-M. P. — Fisher et More 61

Textes anciens

Marie de Sainte-Thérèse. — Mors et vita 66
— Foi vive et présence divine . . 181
— Éblouissante lumière de foi. . 288

Les Idées et les Œuvres

★ ★ ★. — La rationalisation de l'Apostolat. 297
Apostolus. — Le catéchisme, leçon du cœur. 294
P. Catrice. — L'héritage du P. de Foucauld 206
M.-D. Chenu. — Une religion contemplative. 86
E. L. — Jeunes chrétiens face à la vie 318
Ét. Lajeunie. — Défense de l'esprit chrétien. 74
— Le Christ à l'école primaire 196
C. L.-Lecreux. — Les lycéennes, « témoins » du Christ. . . 94
— La première « Journée » de formation chrétienne de l'enfant. 204

H. Lespès. — La charité rayonnante des équipes 201
H. Maréchal. — Scoutisme et action sacerdotale 90
P. Mesnard. — La pédagogie moderne et la formation religieuse 78
— Les Journées Universitaires de Besançon . . 315
Mgr Olichon. — L'apostolat missionnaire des malades. . . . 187

Lectures

J. Caprais. — Témoins du divin 322
A. Carré. — Pour le mois de Notre-Dame 210
H. Dondaine. — Pour la vie intérieure. 105
M. Fargues. — Formation religieuse des enfants 324
H. Ghéon. — A propos de deux livres sur sainte Catherine de Sienne 99
M. Girardot-Magdinier. — L'Église et la femme 104
M. Govet. — Les Sulpiciens. 215
J. L. — Notre-Dame de Mai 213
J. Madaule. — De l'Annonciation à la Nativité 208
A. Obein. — Témoins du divin. 218
H. Pourrat. — Le Village de la Vierge. 212
A.-M. Roguet. — Le drame de la Messe 101

Bibliographie

F. Astruc. — La Messe vécue 112
J. Balde. — Madame Élisabeth. 323
M. Baron. — Douze retraites du mois 108
P. Bellut. — Paroles de lumière 107
P. Bourgoing. — Méditations sur les vérités et excellences de Notre-Seigneur Jésus-Christ 107
M. Brillant. — Le Village de la Vierge. 212
P. Centurioni. — L'essentiel sur le Chemin de la Croix. . . 109
H. Charasson. — Mon Seigneur et mon Dieu 110
L. Côté. — De la chaire au micro. 111
F. Cuttaz. — Les effets du Baptême. 106
— Pour le succès de nos catéchismes. 329
F. Crouzet. — Notre Messe 112
M. Davy. — Les Dominicaines 86
P. Debognie. — L'âme en prière et son pain. 107
P. Derély. — Comment assister à la Messe? 112
J. Dermine. — La vie spirituelle du Père de Foucauld . . . 221
M. Desomer. — Jésus notre Maître 332
J. Dissard. — Le Père Cayron 218
J. d'Escalette. — A la suite du Christ. 109
J. Flamion et A. Adam. — L'enseignement religieux aux jeunes enfants : Explication des Prières. 325
A. Garnier — Notre-Dame de Mai 213
M. Geschwind. — Vivre du Christ 110

H. Ghéon. — Le mystère de la Messe 102
— Saint Jean Bosco 322
J.-B. Gosselin. — La Prière du Christ dans le cœur du chrétien 109
Ad. Goutay. — Les voix de la piété française 110
L. de Grandmaison. — Écrits spirituels. T. II : Retraites de 1911 à 1920 108
G. Guitton. — L'âme du Bx Père Favre 218
M. Jeandet. — Le bon Père Schneider 218
E. Lacoste. — Le P. François Picard 219
P. Laveille. — Mgr Laveille 218
G. Lefebvre. — Pour comprendre nos églises 331
P. Lemonnyer. — Notre vie spirituelle à l'école de sainte Catherine de Sienne 99, 106
P. Lesourd. — La vraie figure du Père de Foucauld 221
P. Lyautey. — Le cardinal Luçon 218
J. Malègue. — De l'Annonciation à la Nativité 208
H. Martin. — Précis de Pédagogie catéchistique 329
P. Menendez-Reigada. — De la Dirreción espiritual 106
J.-B. Monnoyeur. — L'ordinaire de la Messe et l'essentiel de la liturgie 112
P. Monsabré. — La Vierge Marie 214
J. Monval. — Les Sulpiciens 215
Fr. Mugnier. — La bonne mort 105
E. Mura. — Le corps mystique du Christ 105
N. — Le cahier de l'Avent 331
N. — Dieu et ses infinies perfections 107
N. — L'âme du vénérable Père Colin 218
N. — Comment j'enseigne la Messe à mes tout-petits de six à sept ans. 325
Mgr Paulot. — Le message doctrinal de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 106
A. Petigat. — Le jeune vicaire d'Aoste 218
Mgr Petit de Julleville. — Un essai d'organisation de nos catéchistes volontaires 329
Cl. Peyroux. — L'abbé Perreyve 218
P. Piacentini. — L' « Ave Maria » avec Bernadette 109
D. des Planches. — L'essor à l'union 108
E.-J.-M. Poppe. — Manuel de la Catéchiste Eucharistique. . 324
Ch. Quinet. — Un peu de catéchisme par le dessin facile au tableau noir 324
D. Sargent. — Thomas More 322
Mgr de Ségur. — Souvenirs et récit d'un frère 218
A.-D. Sertillanges. — Mois de Marie 210
T. Toth. — Le symbole des Apôtres. T. I : Dieu. La Providence. 105
S. Vailhé. — Vie du Père Emmanuel d'Alzon 219
M.-M. Vaussard. — Charles de Foucauld maître de vie intérieure. 221
J. Viollet. — Le « Notre Père » 109
C. Yver. — L'Église et la femme 104

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne)